

TILPo 20 207

LP - 207

Fernand SEVERIN

La Solitude heureuse

FERNAND SÉVERIN

---

La

# Solitude heureuse

POÈMES



*BRUXELLES*

EDITIONS DE L'ASSOCIATION DES ECRIVAINS BELGES

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

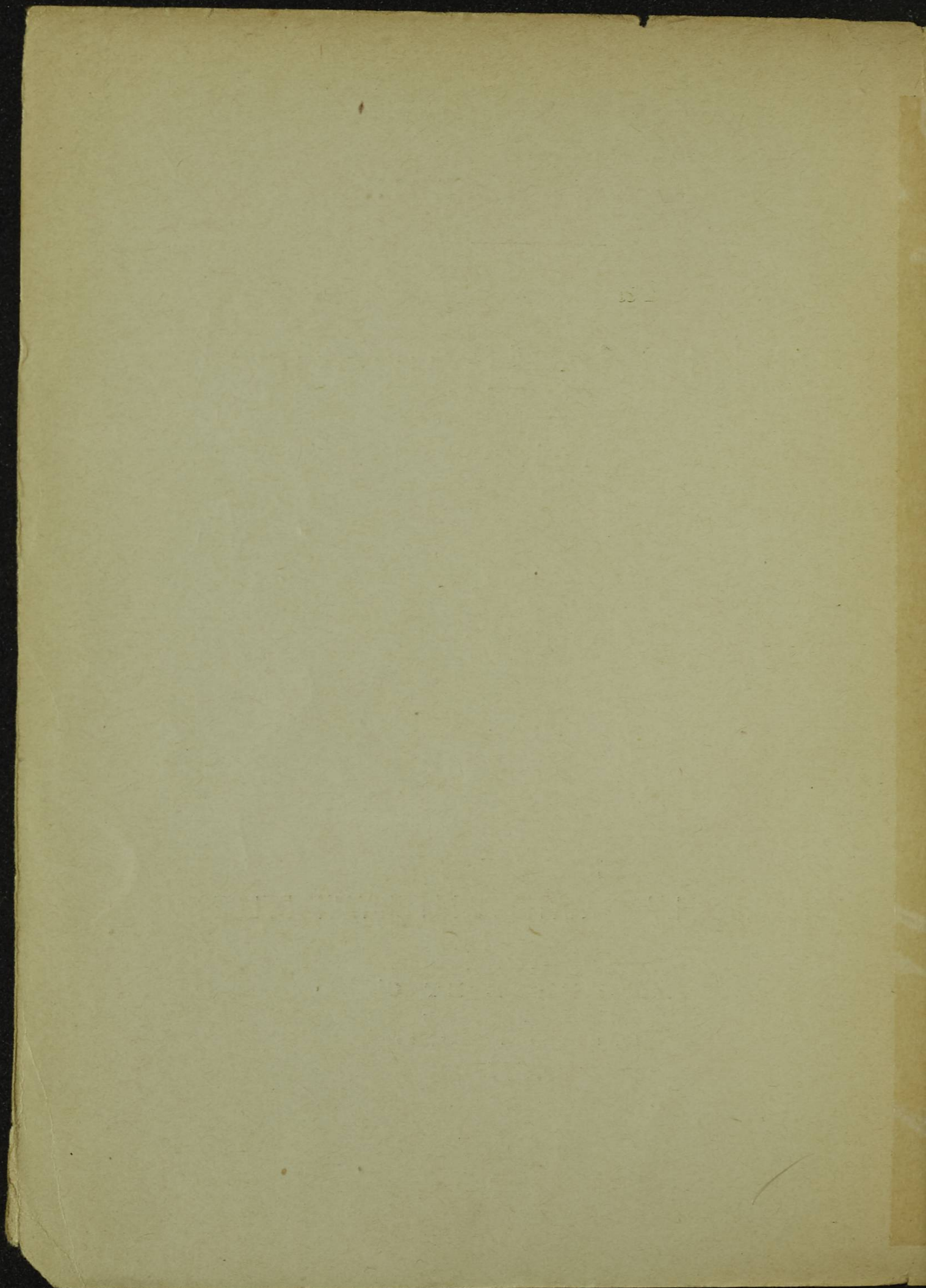
---

DECHENNE ET C<sup>ie</sup>

LIBRAIRES-DÉPOSITAIRES

20, RUE DU PERSIL, 20

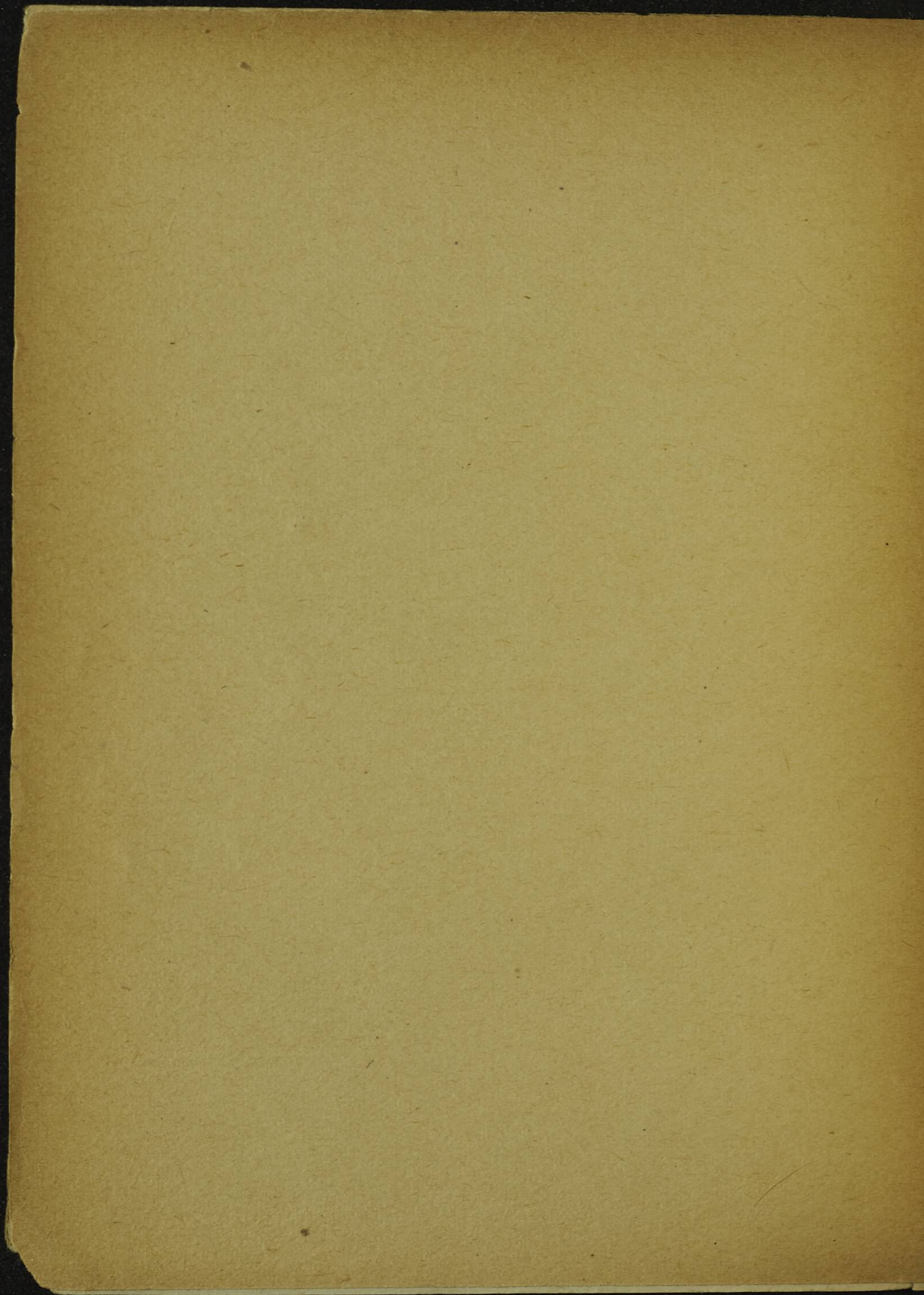
1904



MILPO 20 207

15

2000



La Solitude heureuse.

DU MÊME AUTEUR :

LE LYS (Lacomblez, éditeur à Bruxelles).

LE DON D'ENFANCE (Lacomblez, édit.).

UN CHANT DANS L'OMBRE (Lacomblez, édit.).

POÈMES INGÉNUUS (Fischbacher, éditeur à Paris).

FERNAND SÉVERIN

---

La  
**Solitude heureuse**

POÈMES



*BRUXELLES*

ÉDITIONS DE L'ASSOCIATION DES ECRIVAINS BELGES

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

---

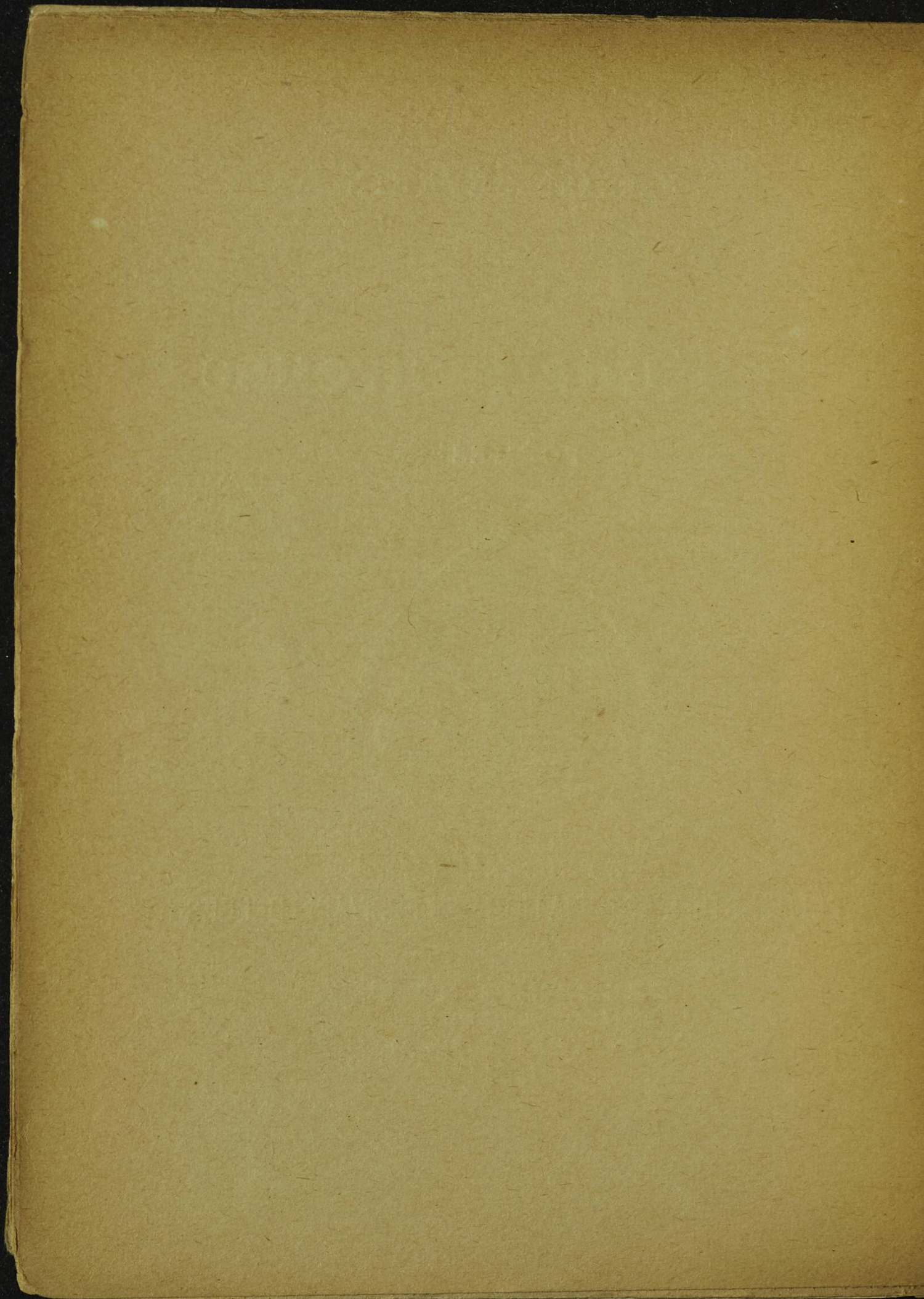
**DECHENNE ET Cie**

LIBRAIRES-DÉPOSITAIRES

20, RUE DU PERSIL, 20

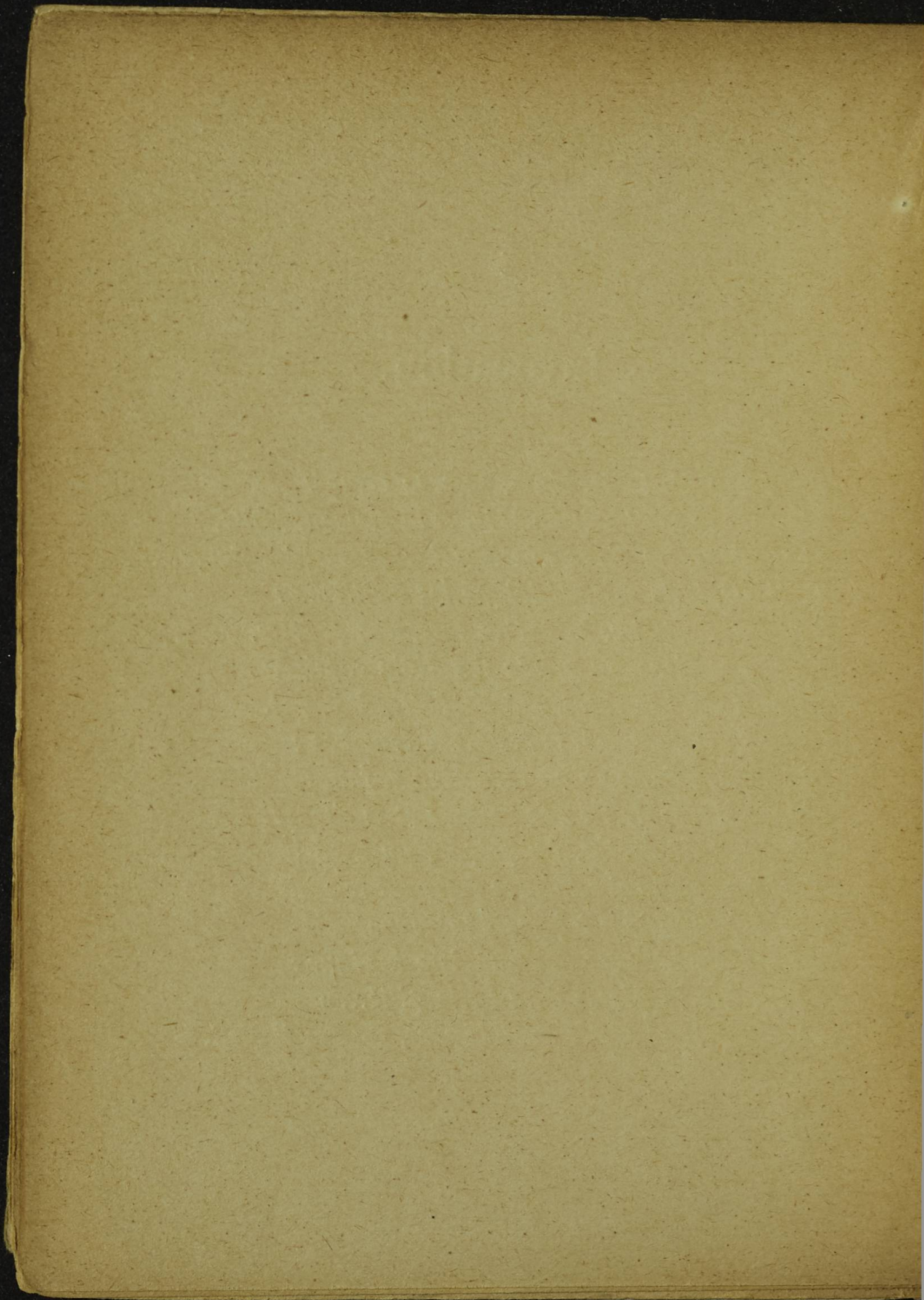
1904





## Invocation.

*J'ai paré mon logis, Muse, pour ta visite :  
Bien que le seuil soit humble, et la maison, petite,  
Si tu viens, tes pieds nus marcheront sur des fleurs...  
Ta fierté, je le sais, dédaigne les meilleurs ;  
Souvent contraire, hélas ! et rarement propice,  
Tu vas et viens, au gré de ton divin caprice,  
Et plus d'un te reçut, qui ne t'attendait pas.  
Malgré ma pauvreté, je t'invoque tout bas ;  
Si la grave demeure où rêva mon enfance  
N'a de dignes de toi que l'ombre et le silence,  
Ma piété, du moins, t'y prépare un accueil.  
C'est pourquoi j'ai semé des roses sur le seuil  
Que doit sanctifier à jamais ta venue,  
En me disant, avec une angoisse ingénue :  
« Peut-être la déesse aura-t-elle pitié... »  
Et j'attends ta visite humblement, comme il sied.*

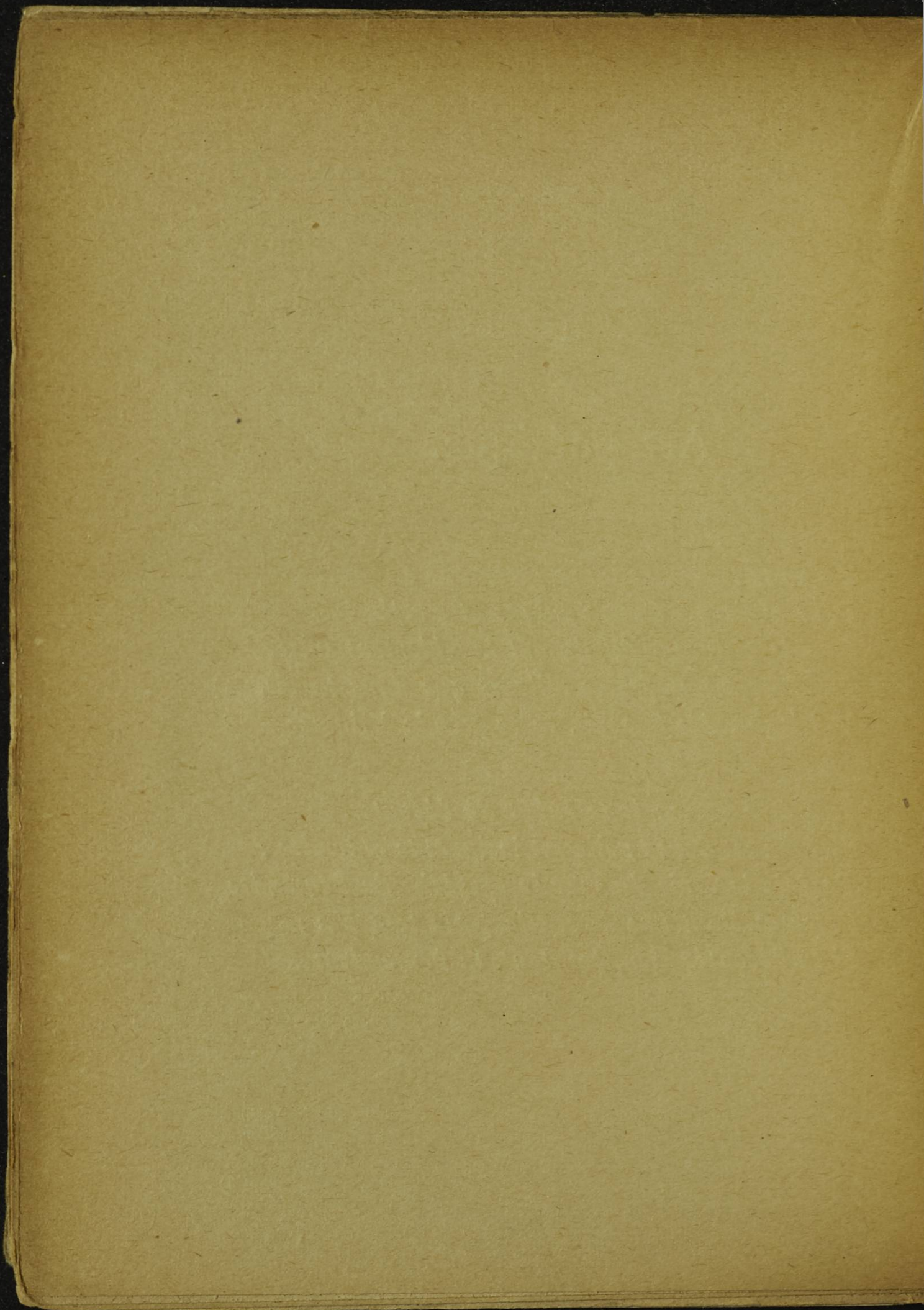


## II

### Art poétique.

*Tu ne te trouveras nulle part, sauf en toi...  
Pour avoir méconnu l'unique et simple loi,  
Que de plus orgueilleux ont humblement suivie,  
Et cherché ton poème ailleurs que dans ta vie,  
Voici que, dès le seuil, tu te prends à douter...*

*Ton âme parle : il te suffit de l'écouter.  
Sa voix est douce ; elle est insinuante et tendre ;  
Parfois le bruit du monde empêche de l'entendre  
Parce qu'étant une âme, elle parle tout bas ;  
Si tu l'écoutes bien, pourtant, tu l'entendras...*



III

La Plainte d'une Amante.

Dans le goût ancien.

*Au loin, tout est muet... Je suis seule et je pleure...  
Le temps passe. A l'entour, dans la noble demeure  
Que la lune de mai vêt d'un rayon ami,  
Tout dort... Mon désir seul ne s'est pas endormi.*

*Que la nuit solitaire entende au moins ma plainte!  
Le subtil ennemi dont j'ai bravé l'atteinte,  
L'Amour, châtie en moi son renom méconnu.*

*Quand, par un fatal soir, l'hôte m'est apparu,  
Mon âme, jusqu'alors insensible et sereine,  
Puisait dans un tel calme une fierté de reine.*

*Une gloire amoureuse entourait l'étranger :  
Je l'ai reçu. Bien plus, affrontant le danger,  
J'ai souhaité qu'enfin, à me voir si parfaite,  
Ce conquérant connût sa première défaite...  
Mais qui peut, ici-bas, éviter son destin?  
J'ai senti, peu à peu, s'en aller mon dédain;  
Non que l'Amour, dès lors, ait joui de ma honte :  
C'est presque à notre insu que le traître nous dompte.  
Longtemps j'ai, sur mon front, promené le défi  
D'un cœur si haut placé qu'il échappe au souci;  
Et plus d'un jour encor j'ignorai ma blessure.*

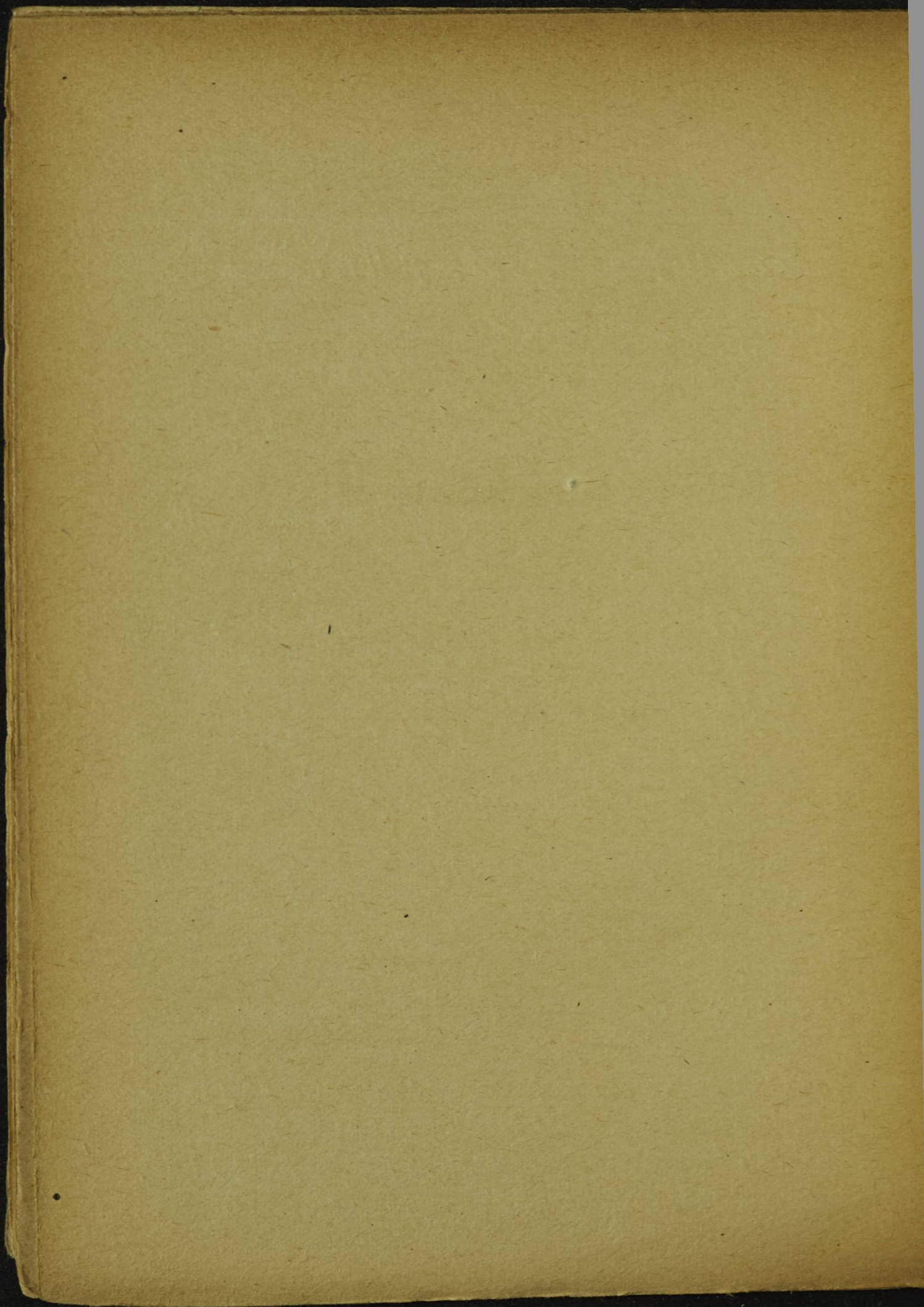
*Mais tu m'avais frappé d'une flèche trop sûre,  
Dieu perfide ! Et depuis, tu m'as fait expier  
L'heure où mon fol orgueil osa te défier.  
O trop heureux instants où je me sentais reine !  
C'était peu que la nuit, tendre aux âmes en peine,  
Refusât son répit à mon cœur dédaigné ;  
Nul affront, grâce à toi, ne me fut épargné :  
Ma déchéance, ô honte, a connu la lumière ;  
Je n'ai pu dérober aux regards, moi, si fière,  
Mes troubles, mes langueurs, mon douloureux espoir,  
Et j'ai versé des pleurs qu'il n'a pas voulu voir...*

*Tels sont les jeux mortels où se plaît ta rancune.*

*Ah! puisque je succombe à la honte commune,  
Mon désir, désormais, sera ma seule loi,  
Et j'irai bien à lui, s'il ne vient pas à moi!  
Je suis lasse, à la fin, de me vaincre moi-même :  
Mes yeux ont, dès longtemps, proclamé que je l'aime,  
Mais, de quelques transports que mon sein fût troublé,  
Jamais, jusqu'aujourd'hui, ma voix n'avait parlé.  
Je cède. Ma fierté m'a coûté trop de larmes.  
Non que, pour triompher, je me fie à mes charmes :  
Hélas! il a suffi qu'il dépassât mon seuil,  
Et ma beauté, ma force, et jusqu'à mon orgueil,  
Tout s'est évanoui comme une ombre légère...  
Mais qu'importe, à présent, ce que j'étais naguère?  
Un sourire de lui ferait oublier tout.*

*Sinon, si le cruel, dédaigneux jusqu'au bout,  
Peut, sans en être ému, me voir humiliée,  
Qu'il craigne! Ma fierté, trop longtemps oubliée,  
Bondira, malgré moi, sous ce suprême affront.  
Je suis liée à lui d'un nœud que rien ne rompt!  
Il saura ce que peut, quand il aime, un cœur ferme :  
Mes langueurs, mes tourments, ma honte auront un terme,  
Et, j'en prends à témoins le silence et la nuit,  
La Mort, douce aux souffrants, nous joindra malgré lui...*





IV

Le Don nuptial.

*C'est pour toi que mon âme a languï dans l'attente;  
Prends-la... La voici nue et toute palpitante;  
Il n'y a rien en moi qui ne doive être tien.*

*Epargne-moi, pourtant... Si tu savais, ô maître,  
Quel présent je te fais en te livrant mon être,  
Tu le ménagerais, cet humble et tendre bien...*

*Tu souris?... Ah! qu'au moins ma faiblesse te touche!  
A peine as-tu posé tes lèvres sur ma bouche :  
J'ai senti ton baiser jusqu'au fond de mon cœur...*

*Naïve que je suis, tu n'entends pas ma plainte;  
L'amour, le dur amour, triomphe en ton étreinte,  
Et je cède, tremblante, à mon cruel vainqueur...*

*Mes yeux s'ouvrent enfin... Ah! quel réveil étrange!...  
Mon cœur s'est-il mépris sur l'ineffable échange?  
L'amour, en nous mêlant, nous a-t-il confondus?*

*Car un trouble inconnu me prend, moi, pauvre femme...  
Oh! bien-aimé, dis-moi, qu'as-tu fait de mon âme?  
Voici que je la cherche et ne la trouve plus...*

*A quoi bon? Seule, hélas! ma faute m'a perdue;  
Car j'ai mis, malgré moi, ma tendresse éperdue  
Dans ce fatal baiser qui m'emplissait d'effroi...*

*Qu'importe? Ton amour m'est plus cher que moi-même;  
C'est en toi que je vis, puisque c'est toi que j'aime,  
Et je ne conçois plus de bonheur, sauf en toi...*

V.

L'Eveil.

*Maintenant, tout est dit... Tu souris, les yeux clos...  
Ton cœur, enfin comblé, jusque dans son repos,  
Savoure, en tressaillant, la tendre certitude...*

*Au dehors, une nuit diaphane d'été  
Répand, avec sa paix, sur le parc enchanté,  
La volupté de l'ombre et de la solitude...*

*Des mots vagues et tels qu'on en dit en rêvant  
Voltigent, ingénus, sur tes lèvres d'enfant;  
J'écoute, en souriant, l'adorable murmure.*

*Car l'immortel attrait de vivre, je le sens,  
Chante, une fois de plus, dans ces mots innocents  
Où s'éveille à demi ta petite âme obscure...*

*Cependant la clarté souveraine du jour  
Entre, comme à regret, dans la chambre d'amour  
Où la lampe mettait son frisson d'auréole...*

*Tandis que l'aube pâle éclaire au loin les bois,  
Tu parles comme on fait en rêvant, à mi-voix,  
Et ta voix est plus douce encor que ta parole...*

VI

OEnone.

(Fragment)

*...Peut-être ton orgueil craint de se perdre en moi...  
Sois sans crainte! Prenant ton moindre vœu pour loi  
Et résignée à tout, pourvu que je sois tienne,  
Je veux bien que tes yeux me remarquent à peine.  
J'aime, et nul dévouement n'est fait pour m'effrayer.  
S'il le faut, ma fierté saura s'humilier :  
Je serai la servante attentive à te plaire  
Qui ne demande rien qu'un regard pour salaire ;  
Le calme de tes jours, la douceur de tes nuits ;  
L'objet frêle et léger qui distrait tes ennuis...*

*Si tu souffres, alors, discrète et sans parole,  
Peut-être je serai celle qui te console...  
Du moins je tâcherai de l'être!... Et tu sauras,  
Si mon humble amitié ne t'importune pas,  
Quel cœur tendre et soumis était celui d'Ænone...*

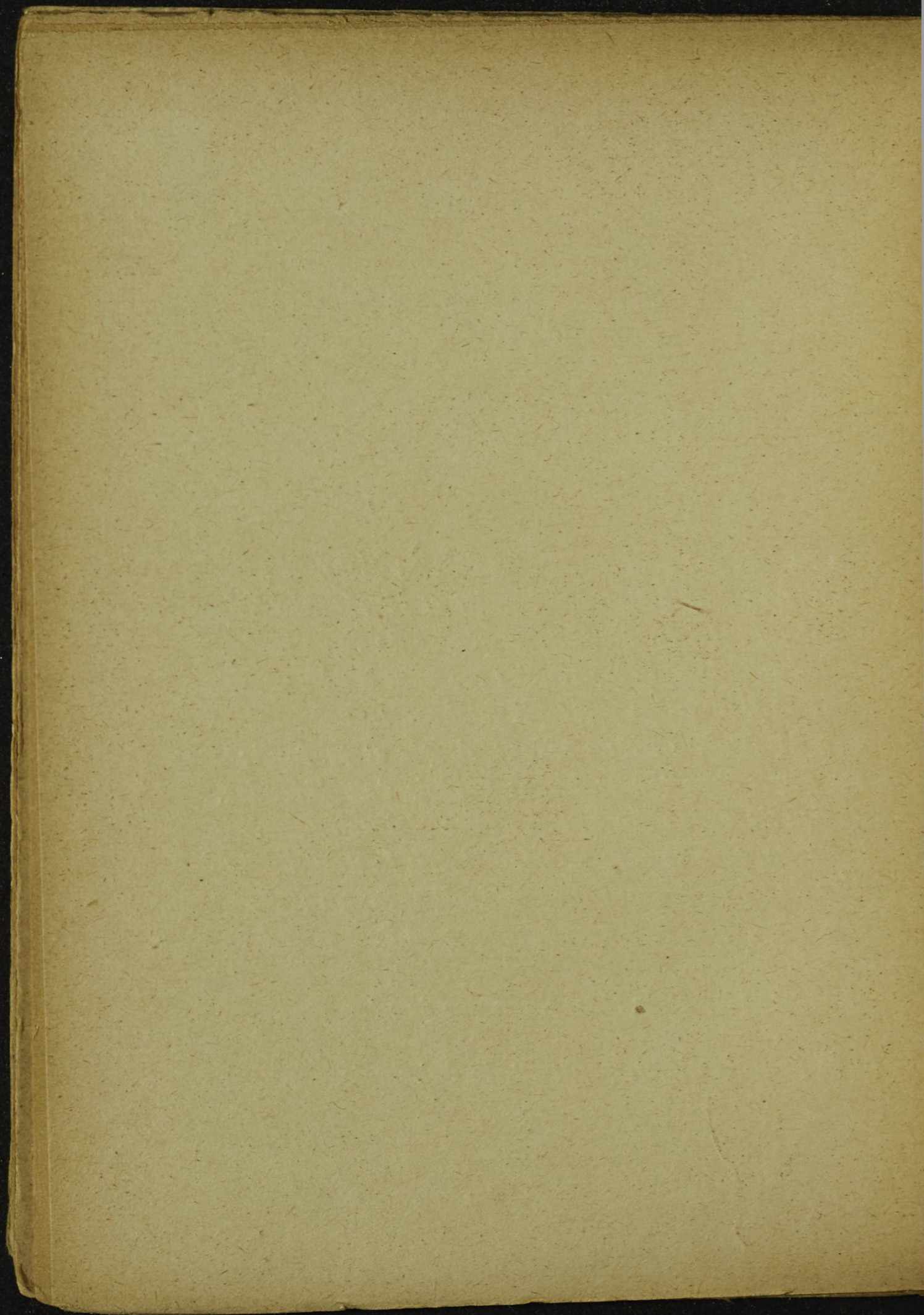
*Hélas! tu ne veux pas de ce cœur qui se donne,  
Et je ne suis pour toi, mon amour le pressent,  
Rien de plus qu'une fleur qu'on respire en passant...  
Ah! ne la meurtris pas, cette fleur éphémère!  
Ne fût-ce qu'un instant, sa douceur te fut chère,  
Tu le sais ; souviens-toi de l'ineffable jour,  
Que la pitié t'émeuve, à défaut de l'amour!...*

VII

Invitus invitam...

*Tu ne sais pas quel mal tu me fais en pleurant ;  
Ne pleure pas ! Mon cœur inquiet et souffrant  
Ne saurait résister à ces doux pleurs de femme  
Et les moindres de tes soupirs me vont à l'âme.  
Mais où trouver les mots qui te consoleront ?  
Ton désespoir est d'un enfant, simple et profond ;  
Tu gémis sous ton mal sans vouloir t'en défendre,  
Et rien n'est plus navrant que cette plainte tendre.  
J'ai beau, pour te convaincre, alléguer le destin :  
Rien de tel ne prévaut sur ton deuil enfantin ;  
Ton cœur, aveugle et sourd, comme on l'est quand on aime,  
Oppose son amour à ce décret suprême,  
Et tu ne comprends rien, sinon que je m'en vais.  
  
Si je pouvais aimer, pourtant, je t'aimerais.*





VIII

A un Palais abandonné.

*Toi qui t'ouvrais sans cesse à des hôtes nouveaux,  
Tu ne connaîtras plus les gâités de l'accueil ;  
Et l'herbe de l'oubli, qui croît sur les tombeaux,  
Disjoindra peu à peu les dalles de ton seuil.*

*Tu tressailles, parfois, dans ton obscurité...  
Ne crois pas, cependant, au retour d'un ami ;  
Le vent d'automne seul, comme un hôte attardé,  
Passe en heurtant du poing ta porte qui gémit.*

*Plus d'une fois encor, par ces soirs pluvieux  
Où l'on sent mieux son deuil et son isolement,  
Il viendra te troubler, l'appel mystérieux...  
Mais ton attente est vaine et ton triste espoir ment...*

*D'heure en heure, le temps t'imposera sa loi ;  
Avec le morne essaim des longs jours désolés  
Tu verras l'abandon grandir autour de toi.  
Ils ne reviendront pas, ceux qui s'en sont allés...*

*La porte est entr'ouverte et gémit sur ses gonds ;  
L'ombre croît, par degrés, dans le chemin désert ;  
Le vent triste qui vient des sombres horizons  
Chasse jusqu'à ton seuil le sable de la mer...*

## Les Iles en Fleur.

*« Bien des jours avaient fui depuis l'heure fatale  
Où, reniant enfin l'obscurité natale,  
J'étais entré, joyeux, dans l'inconnu des flots !*

*Et souvent, devançant l'essor de mes galères,  
J'avais interrogé les lointains solitaires  
Que le désir peuplait de ses eldorados.*

*C'était en vain ! Malgré mon attente éperdue,  
La mer, la vaste mer, emplissait l'étendue,  
Où descendait bientôt l'anxiété du soir...*

*Mais, un jour, le parfum d'une terre prochaine  
Nous arrivait, avec la douceur d'une haleine,  
Enivrant nos vingt ans d'un radieux espoir.*

*Et tandis que la houle écumait sous l'étrave,  
J'aspirais, exaucé, ce grand souffle suave  
Qui s'était promené sur des îles en fleur...*

*Tel tu parlais, ravi dans un songe de gloire ;  
Et nous, nous qu'enchantait la merveilleuse histoire,  
Un immortel regret nous étreignait le cœur...*

*Quel impérieux charme était dans ta parole  
Pour qu'elle révélât à l'étranger frivole  
Tout ce que son destin a d'obscur et d'amer?...*

*O voyageur! Voici qu'au soir de ma jeunesse,  
Je les évoque avec une étrange tristesse,  
Ces îles qu'annonçait un parfum sur la mer...*

## Le Héros blessé.

*Autour de moi, tout n'est que silence et lumière...  
O souvenirs! Je sens la douceur familière  
De la calme maison où j'ai vécu jadis!  
Rien ici n'a changé depuis les jours bénis :  
Le vent léger qui passe en frôlant la ramure  
Mêle, comme autrefois, son vague et lent murmure  
A la claire chanson de l'eau dans les bassins ;  
La colombe gémit sous les bosquets voisins ;  
Une tendresse flotte avec l'odeur des roses,  
Et la langueur d'aimer pèse sur toutes choses...  
Là-bas, entre les pins du jardin enchanté,  
Comme autrefois, on voit bleuir la mer d'été.*

*Me voici ; mais combien différent de moi-même !  
Je le sais bien, quelqu'un veille sur moi, qui m'aime :  
Pendant que je dormais, d'un sommeil si profond,  
De tendres mains de femme ont passé sur mon front...  
Elles me guériront de ce mal qui m'accable ;  
A quoi bon, si mon âme, elle, est inguérissable !...*

*Elle est lasse, surtout, ah ! lasse infiniment ;  
Elle sait trop qu'agir est vain, que l'espoir ment,  
Hélas ! et que la proie elle-même est un leurre...*

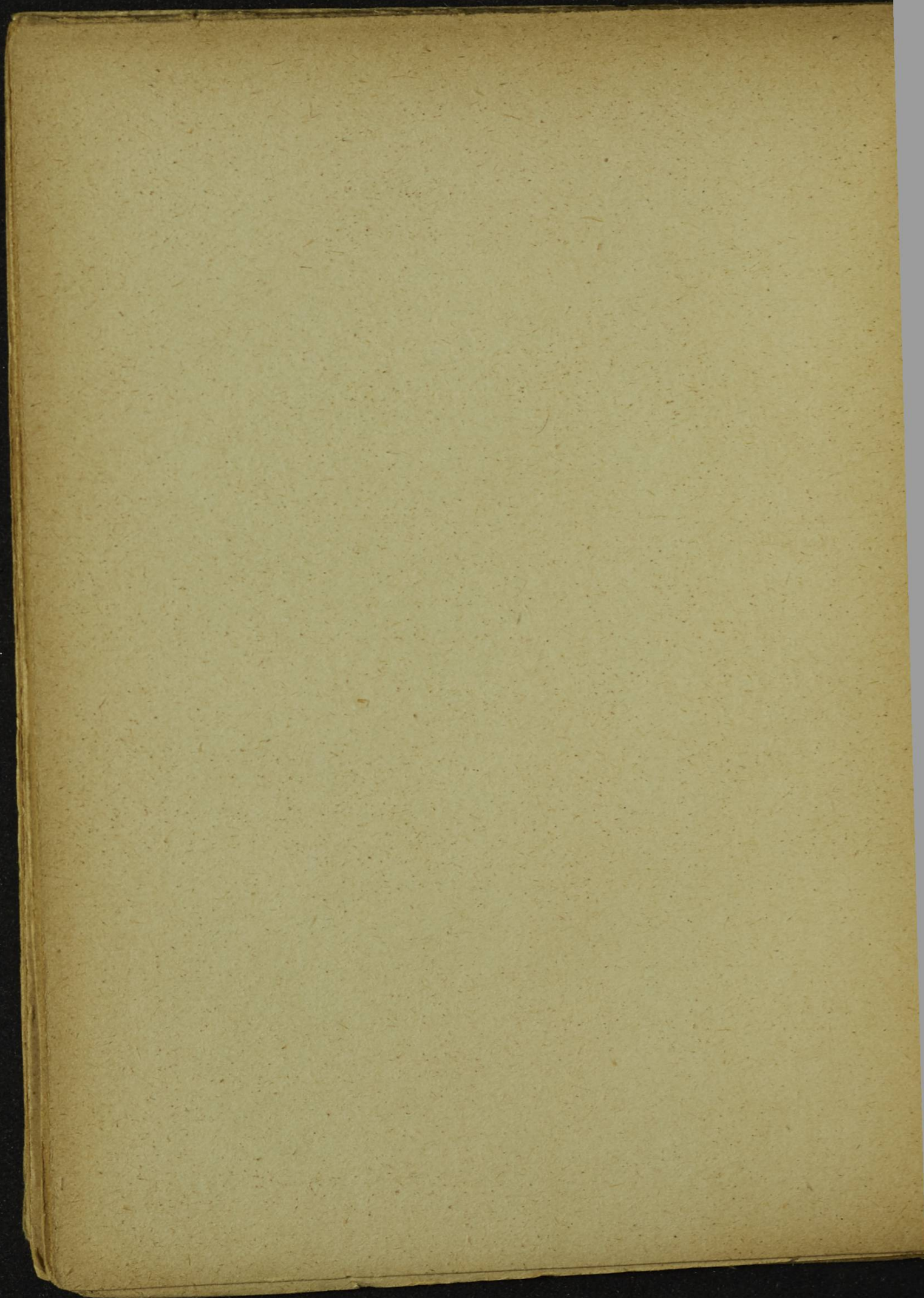
*Pourtant, je n'ai pas soif de repos ! Tout à l'heure,  
Une voile a passé, blanche, sur l'horizon :  
Je me suis ressaisi, dans un mâle frisson,  
Et mon sein orageux, dont ta main trop aimante  
Croyait avoir calmé la dernière tourmente,  
A tressailli, repris par l'antique désir !...*

*Ah ! faible et vaine enfant, qui crois me retenir !  
Ton cœur, que mes dédains n'ont pu rendre infidèle,  
Aura beau susciter, pour fléchir le rebelle,  
Le cortège connu des lendemains amers !  
Je veux tenter encor, malgré tant de revers,*

*D'imposer au destin la forme de mon rêve!  
Si la vie, en dépit de moi-même, est trop brève  
Pour conduire au succès un si vaste dessein,  
Qu'importe! Mon effort n'aura pas été vain!  
Le combat, sache-le, m'est plus cher que la proie ;  
Pour triomphe, du moins, j'aurai cette âpre joie  
De penser que mon cœur n'a cédé qu'à la mort...*

*Pourquoi tarder? Déjà, complice de mon sort,  
Le vent des hautes mers gémit dans la mâture ;  
Sa sauvage chanson me parle d'aventure ;  
Et la soif de la gloire et l'orgueil du péril,  
Par un retour soudain, transforment en exil  
Ce séjour énervant, mais tranquille peut-être,  
Où mon âme, un instant, faillit se méconnaître!...*





Italia.

*Nous nous sommes aimés dans ces jardins magiques  
Où fleurissent, mêlés aux lauriers héroïques,  
Les myrtes dont l'Amour couronne son flambeau.*

*L'âpre splendeur du jour, à présent, s'est éteinte :  
Sur les jardins de pourpre et la mer d'hyacinthe  
Un soir d'été descend, voluptueux et beau.*

*Mais tandis que sa paix s'étend sur toute chose,  
Une clarté de songe emplit le grand ciel rose  
Où l'odeur des jardins monte comme un encens.*

*Secouant par degrés l'heureuse lassitude,  
Tu sens ton cœur trembler devant leur solitude,  
Et la crainte élargit tes grands yeux languissants.*

*Car voici qu'avec leur haleine aromatique,  
Un souffle véhément sort de ce sol antique  
Que la gloire et l'amour ont consacré deux fois.*

*C'est sa tragique ardeur qui te brûle et t'enivre,  
Et mêle, comme un philtre, à la douceur de vivre,  
Le souvenir poignant des baisers d'autrefois.*

*Tout dénonce, en ce lieu, la terre sans égale  
Où règne sur les cœurs, dans sa grandeur fatale,  
Le roi mystérieux que nul n'a pu fléchir.*

*Subis-le sans effroi, cet implacable maître :  
Car, jusqu'en ces excès dont s'effare ton être,  
Il prête sa noblesse à notre obscur désir.*

## L'immortel Ennui.

*Quel rêve suivais-tu, de tes beaux yeux distraits,  
Tandis que, les bras nus et les cheveux défaits,  
Tu t'accoudais, songeuse, au marbre des terrasses ?*

*Car le dédain crispait tes lèvres de son pli;  
Et parfois, semblait-il, la flamme d'un défi  
Passait, tel un éclair, sous tes paupières lasses.*

*Tu triomphais, pourtant ! Comme un divin rayon,  
La fierté d'être belle éclatait sur ton front ;  
Tout en toi démentait ta morose attitude.*

*Et pour t'accueillir mieux, reine, en ta royauté,  
Les jardins dont Virgile a dit la volupté  
Ouvraient à tes loisirs toute leur solitude.*

*Le calme de l'été mourant était dans l'air;  
Au loin l'azur mêlé du ciel et de la mer  
Avait le chatoîment d'une fleur entr'éclosée...*

*Mais, tandis que mon cœur s'ouvrait au tendre espoir,  
Autour de nous, dans l'or et la pourpre du soir,  
Descendaient, un à un, des pétales de rose.*

*Parfois le bruit des flots arrivait jusqu'à nous :  
En écoutant monter le chant puissant et doux  
Je me suis rappelé la chanson des sirènes.*

*Je t'ai comprise, alors; et, détournant les yeux,  
Malgré le lieu sublime et le soir merveilleux,  
J'ai rêvé longuement à des choses lointaines.*

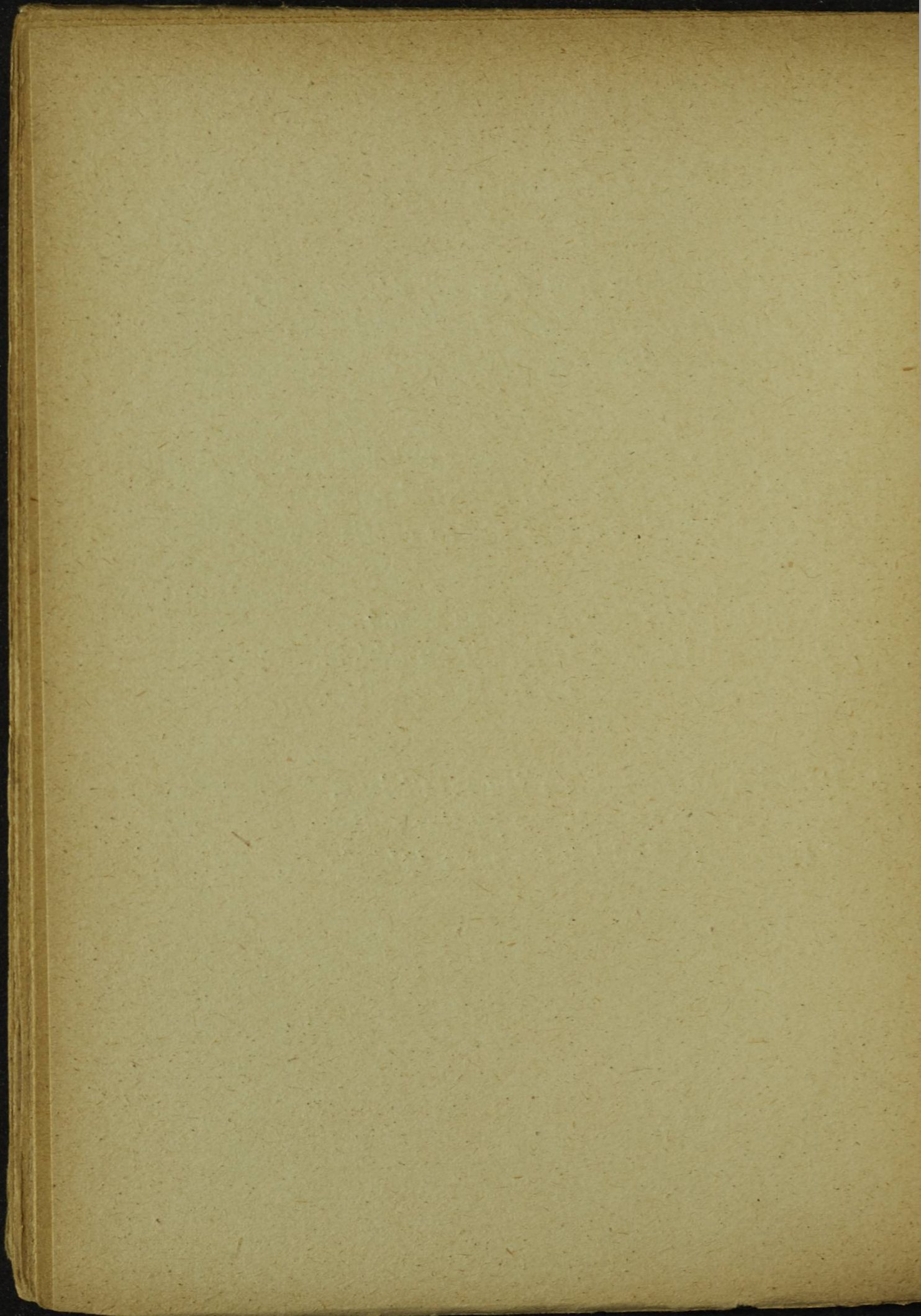
---

« Toi qui contemples tout d'un œil désenchanté,  
Parle! Est-ce le regret? Est-ce l'arrière-été  
Qui devrait notre éden de sa mélancolie?

Car tout nous a déçus, hier comme aujourd'hui;  
Hélas! et nous portons notre immortel ennui  
Des pays où l'on aime à ceux où l'on oublie... »

Mais mon anxiété t'interrogeait en vain :  
Un sourire où l'orgueil se mêlait au dédain,  
Seul, errait, par instants, sur tes lèvres amères.

Et tes yeux, où couvait un feu mystérieux,  
Regardaient, sans les voir, ces jardins radieux  
Dont l'automne effeuillait les roses éphémères...



## Quattrocento.

A Camille Lemonnier.

*Jours bénis ! Au penchant des coteaux italiens,  
D'harmonieux jardins rouvraient leurs avenues,  
Où l'if noir alternait, comme aux siècles païens,  
Avec la nudité divine des statues.*

*Car l'heure était clémente et douce... Et, par instants,  
Il semblait que la voix des cloches de Fiésole  
Voulût se marier, sous les rameaux flottants,  
Au chant voluptueux qu'exhalait la viole.*



*L'amour se réveillait au fond des cœurs pensifs;  
D'heureux couples, songeant aux heures incertaines,  
S'en allaient, enlacés, dans l'ombre des massifs,  
Où sanglotait tout bas la chanson des fontaines.*

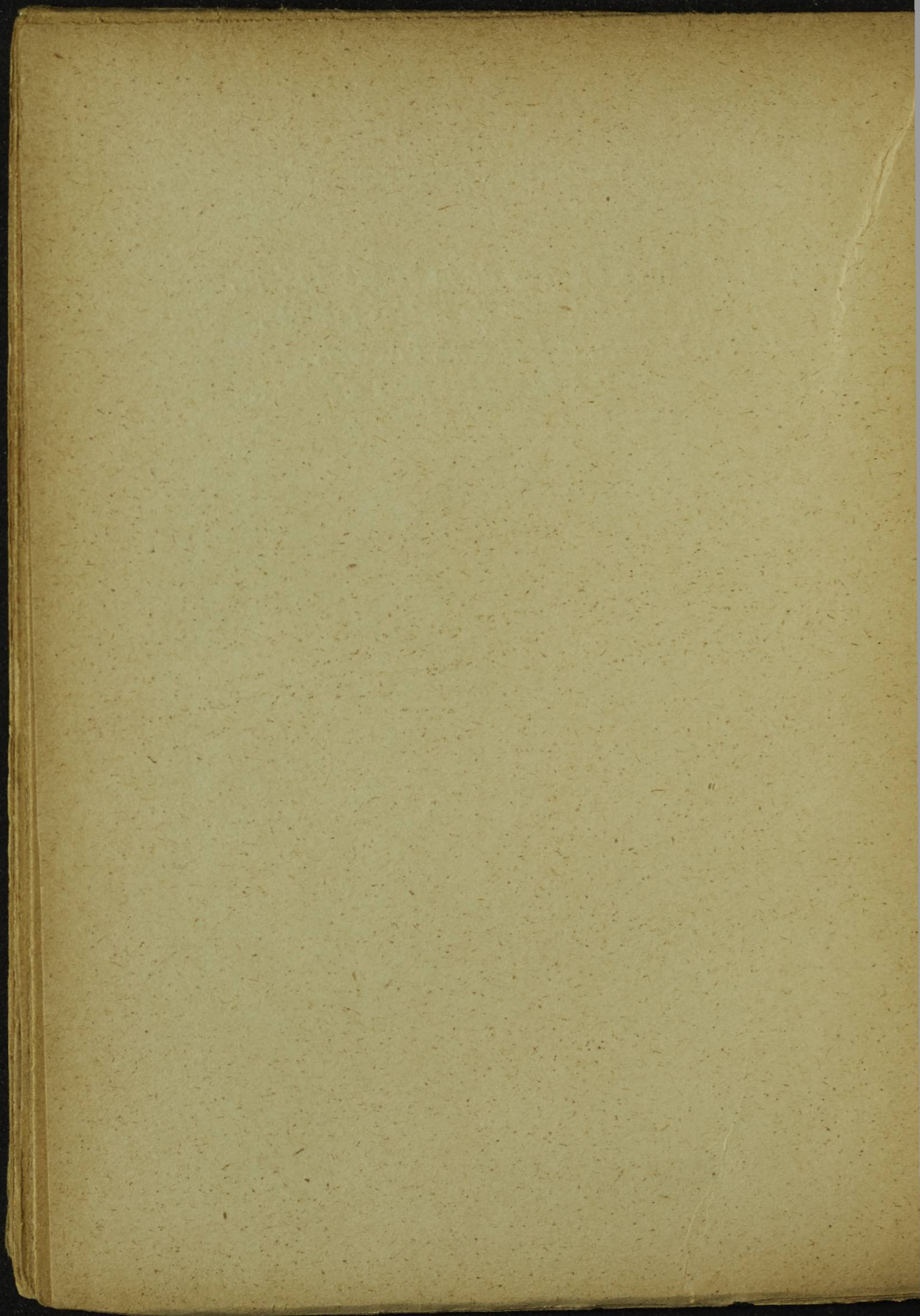
*Cependant, sous les pins et les myrtes en fleur,  
De beaux adolescents, unis en joyeux groupes,  
Buvaient, en écoutant quelque gentil conteur,  
Le vin qui pétillait dans l'or léger des coupes.*

*Au milieu d'eux, le calme après-midi d'été  
Caressait le sein nu des sveltes Florentines,  
Qui, sentant ce jour-là naître leur royauté,  
Rêveuses, souriaient aux paroles mutines...*

*Et plus d'un, qu'attendait un immortel laurier,  
S'égayait avec eux, dans la pourpre et la soie,  
Sans se croire infidèle au rêve familial;  
Tant l'ardeur du désir ennoblissait la joie!*

---

*Mais les plus fiers, heureux de la beauté du jour,  
Conversaient, à l'écart, avec de nobles femmes,  
Sur la vie et la mort, et leur aîné, l'Amour,  
Et la Muse assistait à ce rendez-vous d'âmes...*



L'Étoile.

*O pèlerin tardif ! Tu ne l'atteindras pas,  
Ce gîte que l'espoir montre à ceux qui sont las :  
Le jour baisse et déjà voici le crépuscule...*

*Que te faut-il de plus, pauvre âme trop crédule ?  
Songe, ah ! songe aux instants vainement dépensés !  
Tant d'erreurs, tant d'arrêts ont dû t'apprendre assez  
Que ton courage est lâche et ta force, débile...*

*Ceux-là seuls sont entrés dans l'éternel asile,  
Qui, partis avec toi sous la garde de Dieu,  
Ont su tenir leur âme au niveau de leur vœu.  
Ils ont pris, comme toi, la morne et l'âpre route ;  
Comme toi, tour à tour, le regret et le doute  
Les a surpris, à l'heure où les vents attiédís  
Apportaient le parfum des jardins interdits...  
Lorsque la nuit tombait, lourde de lassitude,  
Ils s'asseyaient, sans force, au bord du sentier rude  
Où leurs pieds, si longtemps, s'étaient meurtris en vain,  
Et pleuraient, comme toi, dans leur soif et leur faim.*

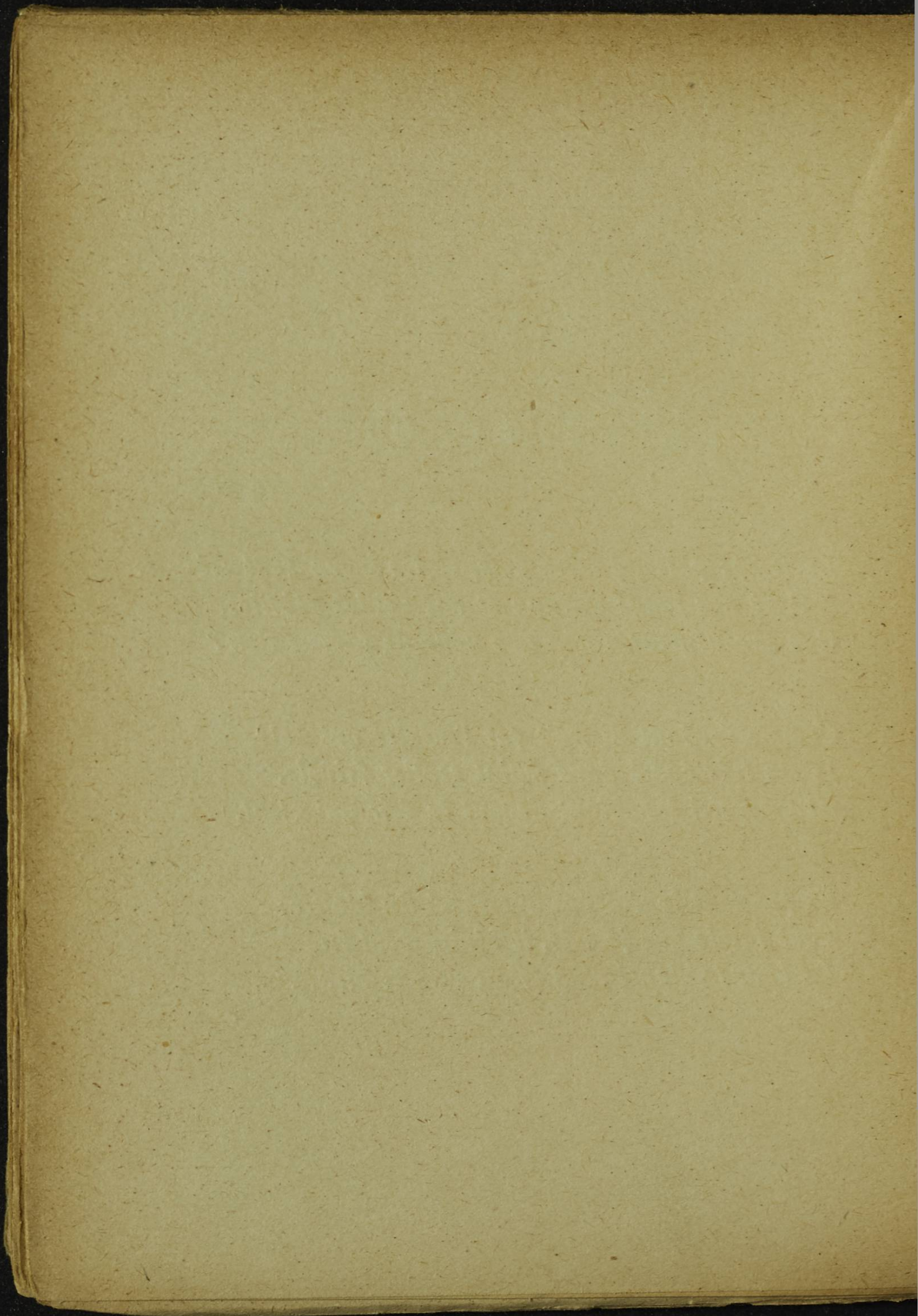
*Mais la foi, l'humble foi qui guide et qui redresse,  
O pécheur, consolait jusque dans leur détresse  
Ceux que n'égarait point ton frivole savoir ;  
Et leurs yeux, clairvoyants d'un ineffable espoir,  
Sondaient éperdûment la muette étendue  
Où brillait, prophétique, une étoile inconnue...*

## L'humble Espoir.

*Le temps passe, pauvre âme, et tes vœux sont stériles.  
Malgré nos longs travaux et nos veilles fébriles,  
Que savons-nous, sinon que nous ne savons rien ?*

*Comme l'enfant distrait par l'insecte qui vole,  
Je me suis égaré dans maint sentier frivole,  
Et me voici tremblant devant le soir qui vient.*

*Et pourtant je n'ai pas désespéré du Maître;  
Tout faible que je suis, il bénira peut-être  
La bonne volonté d'un effort vers le bien...*



XVI

*Si, vraiment, la tristesse est l'épreuve des bons,  
Hélas ! j'ai mal compris les divines leçons ;  
Car je ne suis méchant qu'autant que je suis triste.*

*Mais qu'un rayon de joie éclate dans ma nuit !  
Il suffit, Dieu le sait, pour que l'amour d'autrui  
Rentre, en l'élargissant, dans mon cœur égoïste...*

*Vous seule avez vu clair dans mon ombre, ô ma sœur ;  
Et voici qu'il n'est plus que joie et que douceur,  
Ce cœur si longtemps clos, où vous avez su lire.*



*Vous qui fûtes pour moi la Dame de pitié,  
Ah ! n'abandonnez pas l'œuvre faite à moitié ;  
Le meilleur de moi-même est dans votre sourire.*

*Je vais... A chaque pas, le ciel semble plus clair ;  
Autrefois, il est vrai, j'ai douté, j'ai souffert :  
Ce n'était rien... A peine un nuage qui passe...*

*Mon cœur est confondu de ce qu'il entrevoit !...  
O ma sœur, si l'amour vous amène vers moi,  
C'est que l'Amour, sans doute, est frère de la Grâce...*

XVII

L'Enfant prodigue.

*L'hiver a fui ; des jours plus indulgents vont naître...  
Tu regagnes enfin, las de ta longue erreur,  
Le pays où, jadis, tu crus à la joie d'être,  
Et tu t'assieds, brisé, dans ses vergers en fleur...*

*Ne sens-tu pas frémir ton âme filiale?  
Regarde ! Comme alors, leur blanche floraison  
Prête aux coteaux aimés sa grâce nuptiale,  
Et la vigne verdoie au seuil de ta maison.*

*Là-bas, les horizons tremblent dans la lumière ;  
Tes yeux, qu'ont fatigués tant d'aspects étrangers,  
En suivent longuement la ligne familière :  
Le temps, qui change tout, ne les a pas changés.*

*Tout est en paix... Pourtant, de ces douces collines,  
Où la nuit a laissé son brouillard argentin,  
Une vibration de cloches cristallines  
Arrive jusqu'à toi dans la paix du matin...*

*Le charme évanoui de naguère est en elle !  
Tu t'en souviens ! Aux beaux dimanches d'autrefois,  
Elle chantait ainsi, joyeuse et solennelle,  
Et ton cœur tremble au son connu de cette voix...*

*Car c'est ici le doux pays de ton enfance...  
Le tendre et cher pays où ton cœur fut heureux  
Au temps où le bonheur était fait d'innocence,  
Et dont l'humble horizon devait borner tes vœux...*

Là-b  
Tes  
En  
Le t



Tou  
Où l  
Une  
Arri

MET DE GROETEN VAN  
DE BIBLIOTHEEK VAN HET  
PARLEMENT - BRUSSEL

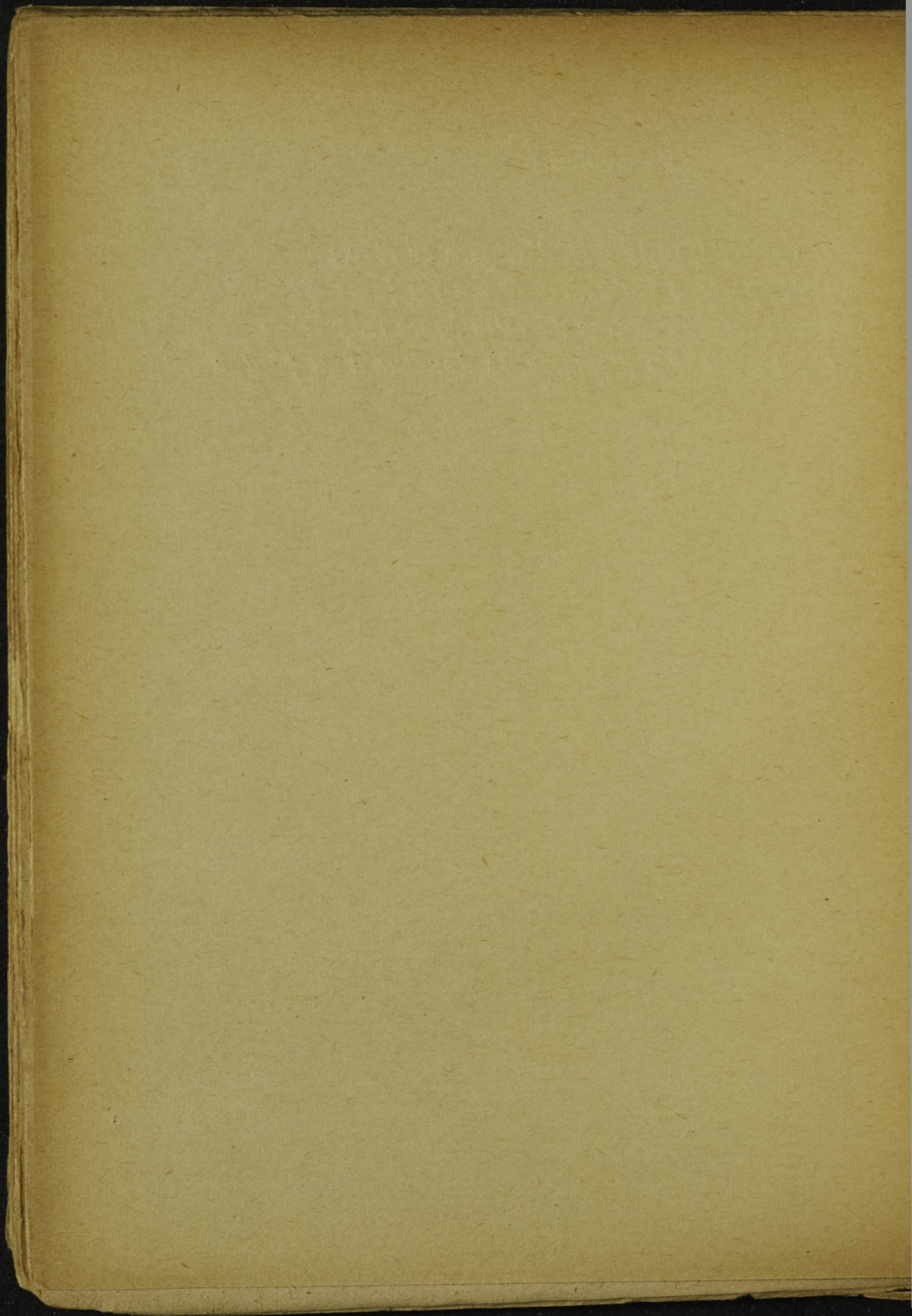
Le c  
Tu

*Elle chantait ainsi, joyeuse et solennelle,  
Et ton cœur tremble au son connu de cette voix...*

*Car c'est ici le doux pays de ton enfance...  
Le tendre et cher pays où ton cœur fut heureux  
Au temps où le bonheur était fait d'innocence,  
Et dont l'humble horizon devait borner tes vœux...*

---

*Un souffle, tu le sais, dissipera ce rêve ;  
Qu'importe, ô malheureux ? En tes jours d'abandon  
Tu te ressouviendras de cette heure trop brève  
Où passait, par moments, la douceur d'un pardon...*



XVIII

Consolatrix.

*Le printemps sourira, dans sa joie innocente,  
Le ciel sera léger et le vent sera doux ;  
Je serai près de toi, parmi l'herbe naissante,  
Et je sommeillerai, mon front sur tes genoux...*

*Tu ne chercheras pas pourquoi je suis en peine,  
Quand tu verras couler mes pleurs silencieux ;  
Mais, sachant à quel point toute parole est vaine,  
Tu me regarderas tristement dans les yeux...*

*Sois tendre, si tu veux... Sois surtout tutélaire...  
Car le cruel amour m'a meurtri si souvent,  
Qu'il faut te résigner à n'être qu'une mère  
Pour celui qui souffrit de n'être qu'un enfant...*

*L'humble enclos qui connut mon âme pure et fière  
Se couvrira de fleurs, comme au temps oublié ;  
Ma maison, comme alors, rira dans la lumière,  
Et tout aura gardé son charme familier.*

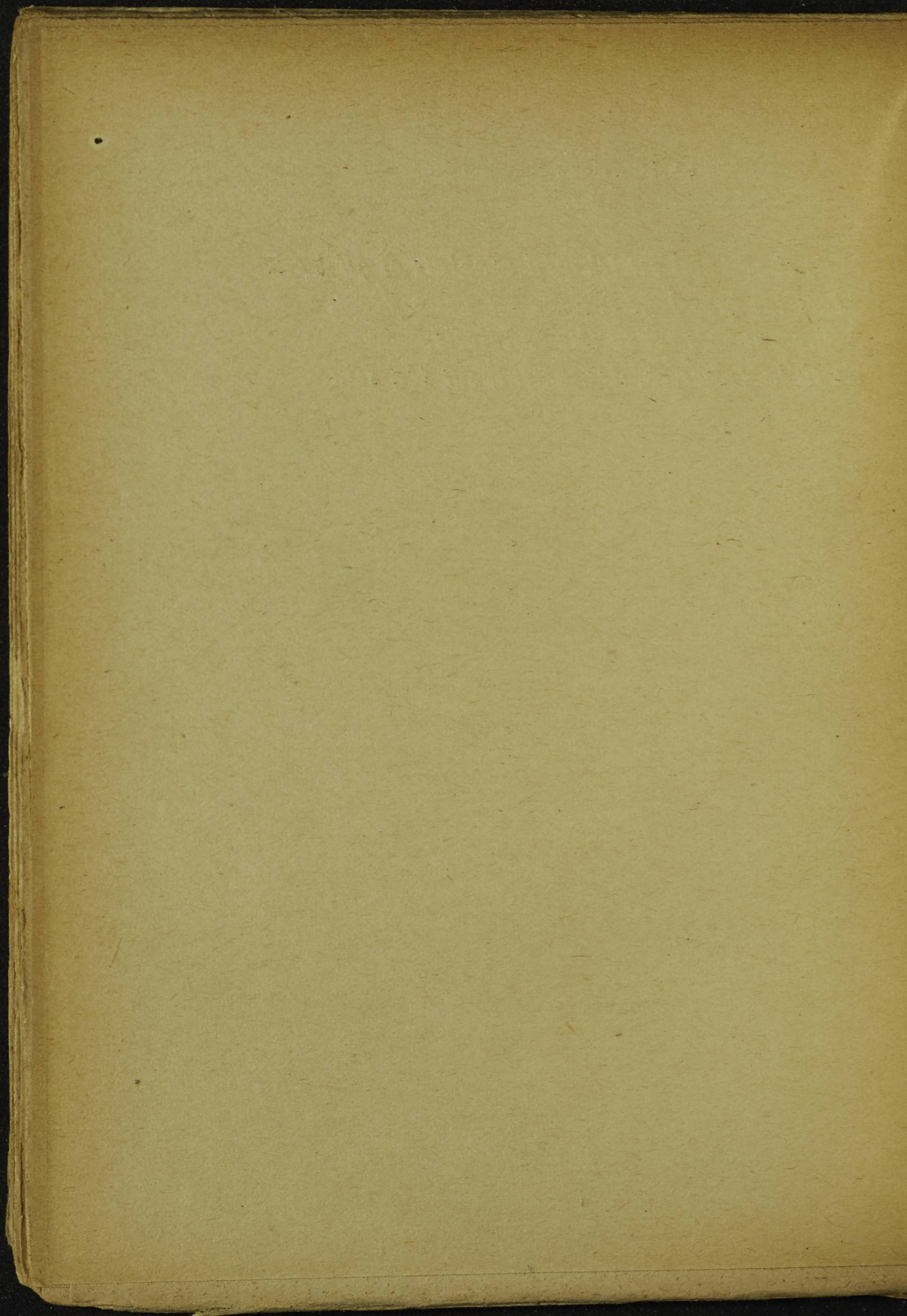
*Il y aura des lys, il y aura des roses,  
Et le bonheur sera comme un parfum dans l'air ;  
Et peut-être croirai-je à la pitié des choses,  
Si leur sérénité rend mon cœur moins amer...*

*Tu seras là du moins, toi, dans ta pitié sainte ;  
Lorsque l'abandonné soupirera tout bas  
Comme fait un enfant dont nul n'entend la plainte,  
Tu toucheras son front et tu lui souriras.*



---

*Mais si son mal est tel qu'il sanglote et qu'il crie,  
Alors tes bras légers, dans un geste divin,  
Attireront vers toi sa tête endolorie,  
Et tu la presseras, doucement, sur ton sein...*



XIX

Un Soir au Pays natal.

A un poète.

*Tu contemples longtems la maison solitaire,  
Et l'enclos, et les champs, et l'horizon des bois,  
L'âme émue à l'aspect de l'humble coin de terre  
D'où tant de souvenirs se lèvent à la fois...*

*Ton âme... C'est ici qu'elle est née, ô poète,  
Et que la Solitude et l'Ombre, jour par jour,  
L'ont façonnée, avec leur tendresse muette,  
Dans cet heureux loisir qui convient à l'amour.*

*Tout te favorisait ! Il semblait que ta vie,  
Qui s'éveillait ainsi sous leurs yeux indulgents,  
Dût accomplir son cours sans gloire et sans envie,  
Comme un songe, parmi l'innocence des champs...*

*Tu t'en souviens ! C'était l'enfance de Virgile !...  
Un long rêve devant de nobles horizons,  
Où les ans ramenaient une éternelle idylle  
Dans le déroulement des jours et des saisons...*

*Mais non ! Tel n'était point l'arrêt des dieux propices.  
Il leur a plu qu'un maître austère, le Malheur,  
Te ravît, tout tremblant, à ces tendres nourrices,  
Et que sa main d'airain te meurtrît dans ta fleur.*

*Ne te plains pas ! Un soir de doute et de souffrance,  
Celle pour qui ses soins t'ornaient à ton insu,  
La Muse, amante auguste, est entrée en silence,  
Attestant que les dieux ne t'avaient pas déçu.*

*La Gloire, sa compagne, est venue après elle ;  
Va, tu peux désormais braver les jours ingrats :  
Le laurier qu'elle a mis sur ta tête mortelle,  
Le souffle froid du temps ne le flétrira pas...*

*Quel regret, cependant, t'éloigne de son faste ?  
Quelle tendresse, éclosé au fond de ton orgueil,  
Te fait chercher si tard la demeure humble et chaste  
Dont un pas immortel a consacré le seuil ?*

*Ah ! retourne plutôt vers la rumeur des villes !  
Tu ne trouverais plus à l'ombre de son toit  
La tranquille douceur de tes jours juvéniles :  
L'esprit qui l'habitait l'a quittée avec toi.*

*La nuit tombe, noyant la figure indécise  
De ce qui fut ton champ, ton verger, ta maison ;  
Les cyprès du jardin gémissent sous la bise ;  
Et tout n'est plus qu'oubli, que deuil et qu'abandon...*

*Résigne-toi... Telle est la leçon des années ;  
Laisse à des cœurs moins fiers les regrets superflus,  
Et rentre avec une âme égale aux destinées  
Dans ce monde où la lutte éprouve leurs élus.*

## Le Portrait.

*...C'est une jeune femme en costume ancien,  
Grande et frêle, les yeux voilés de rêverie,  
Et qui sourit, d'un air de tendresse infinie,  
Avec une fierté simple dans le maintien...*

*Tout s'efface... Déjà le temps a mis son ombre  
Sur ces traits, où sourit un immortel amour :  
A peine en reste-t-il un vague et doux contour,  
Un reflet aussi vain que l'image d'une ombre...*

*N'importe... Ton regard ne quitte qu'à regret  
Son profil, dont la grâce était presque enfantine ;  
Il semble qu'à la voir si fragile et si fine,  
Tu sentes mieux le prix du don qu'elle t'a fait...*

*Une compassion tardive te pénètre ;  
Peu à peu, tu ne sais quel repentir confus  
Te saisit, en rêvant à celle qui n'est plus ;  
Et tu comprends enfin toute la douceur d'être !...*

*O rêveur ! Si ta chair a tressailli parfois  
Des plus nobles élans de la tendresse humaine,  
Bénis-en ce grand cœur que tu connus à peine :  
Tout ce que tu contiens de bon, tu le lui dois...*

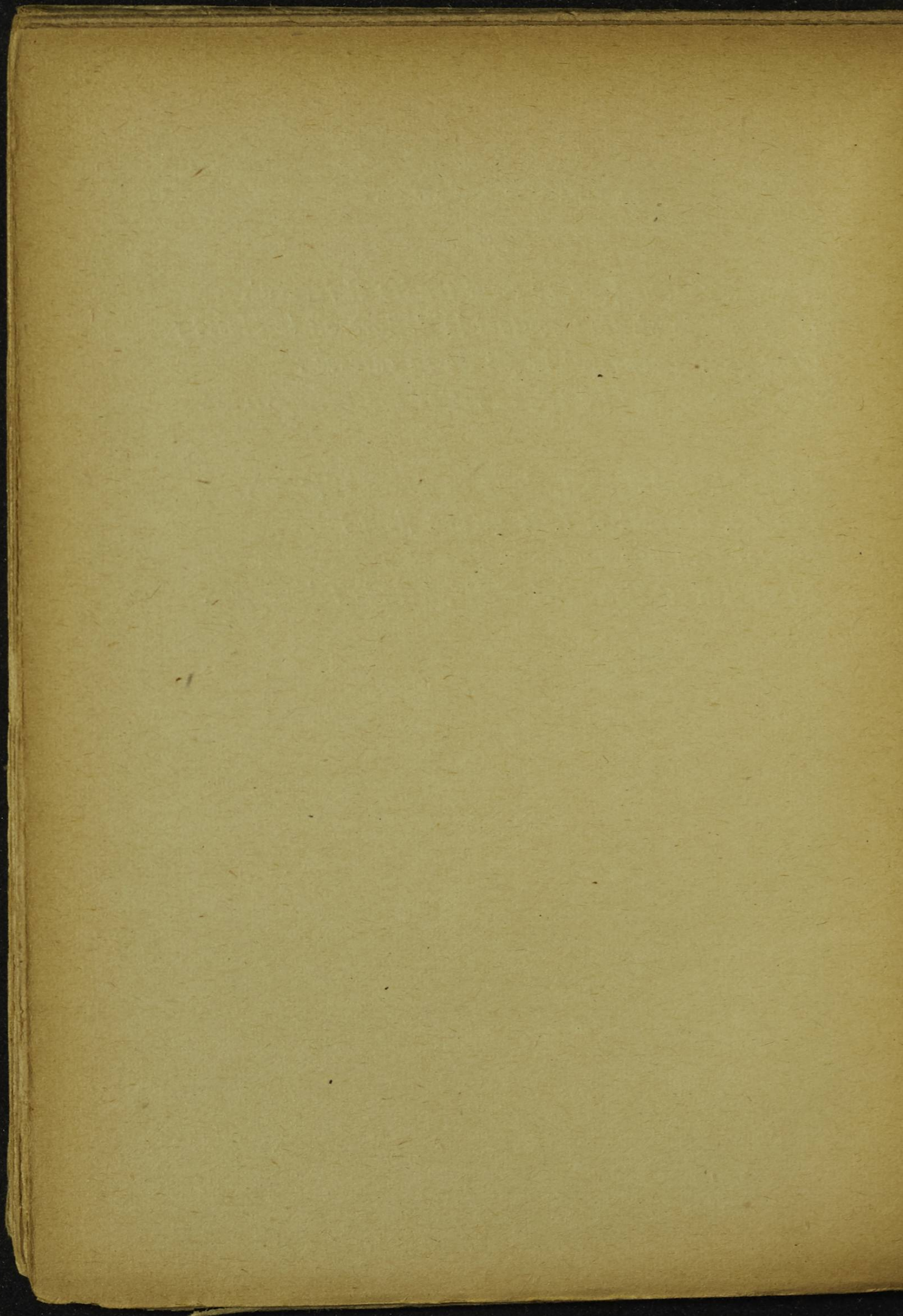
*Car un esprit sublime habitait ce corps frêle ;  
Et ton cœur, sur qui veille un ange familier,  
Ignorerait encor la divine pitié,  
Si ce don souverain ne t'était venu d'elle.*



---

*Il gémit chaque jour, ce cœur tendre et fervent,  
D'un monde où tout contact le déflore ou le blesse ;  
C'est qu'il a conservé le pli de sa caresse ;  
Car, vois-tu, malgré toi, tu restes son enfant...*

*La voici, maintenant, dans sa grâce suprême,  
Fragile, délicate et telle qu'une fleur ;  
Dis-toi bien que tu fus sa joie et sa douleur,  
Et qu'il n'est rien resté d'elle, hormis toi-même...*



XXI

*Je crois te voir encor, toi que j'ai tant aimée,  
Telle que tu passais, à l'heure accoutumée,  
Royale et grande, avec ton visage d'enfant !...*

*Sont-ils donc revenus, ces jours de candeur sainte  
Où l'amour emplissait d'une adorable crainte  
Mon cœur, qui s'entr'ouvrait, si simple et si fervent ?...*

*Tu t'en viens, à pas lents, dans la douceur de l'aube ;  
En ondulant au gré de ta marche, ta robe  
Revèle ta beauté dans chacun de ses plis.*

*Mais toute convoitise obscure, ô souveraine,  
S'exalte en pur amour devant ton front de reine ;  
Quand on te voit, on pense à la fierté des lys.*

*Quel décret t'exila sous notre ciel morose ?  
Dans quel jardin fermé ta grâce est-elle éclosé  
Parmi les séraphins qui t'appelaient leur sœur ?*

*Tantôt tu souriais, mystérieuse et grave :  
J'ai cru que la douceur de ce printemps suave  
N'était que le reflet de ta propre douceur...*

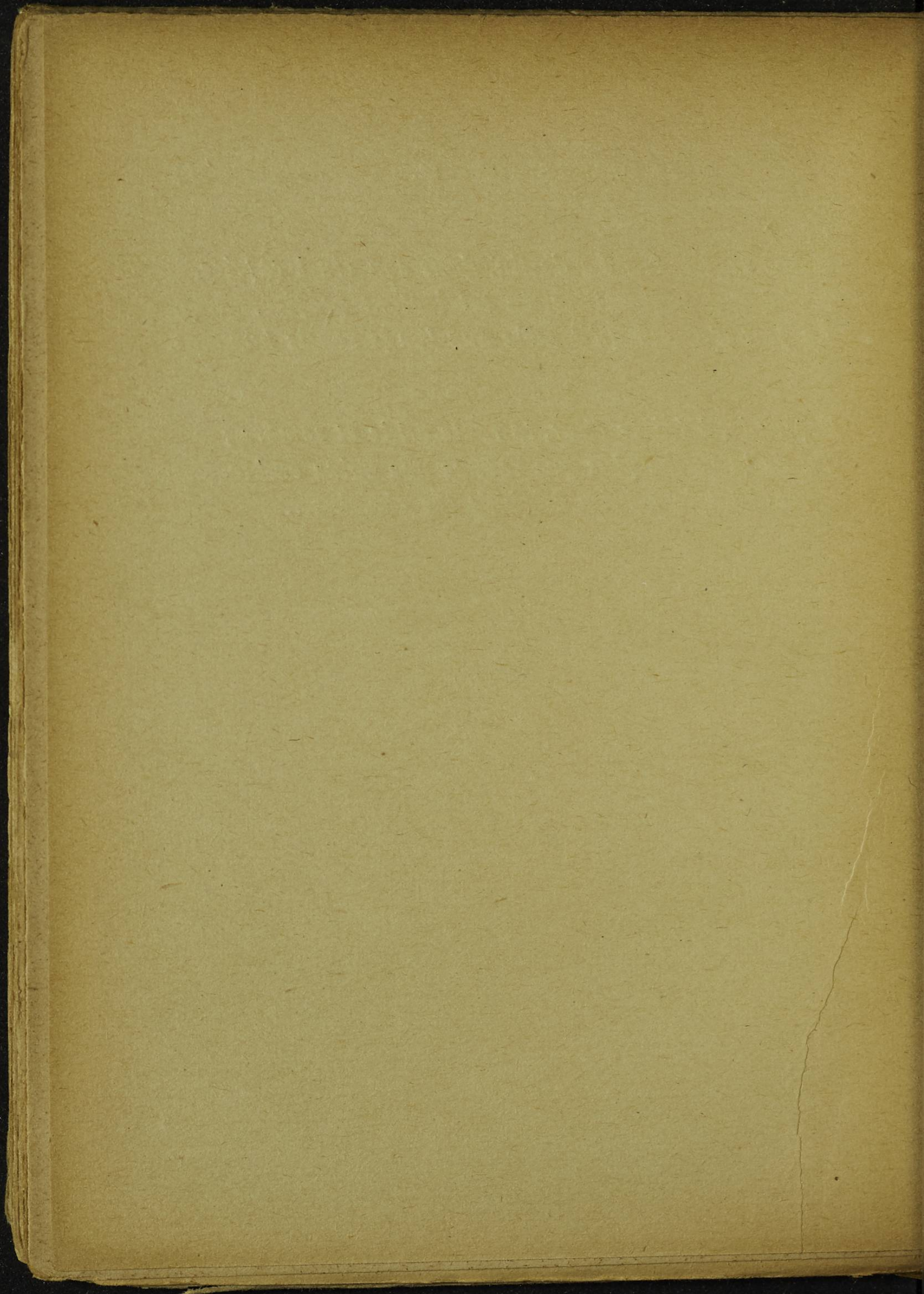
*Te voici près de moi dans l'ombre, ô fleur d'enfance ;  
Mon cœur bat, éperdu, de ta seule présence,  
Et je ne sais plus rien, sinon que je te vois.*

*Tu parles... je t'écoute avec un trouble tendre ;  
Tes propos ingénus, je ne puis les comprendre ;  
Mais tout mon être vibre au seul son de ta voix...!*

---

*Vains regrets !... Le destin, dans son cruel caprice,  
M'a donné tout entière, en cet instant propice,  
La part d'amour qu'il mêle aux longs soucis humains.*

*Reprends, ô faible cœur, ta route aride et sombre ;  
Tu ne la verras plus que comme une vaine ombre,  
Celle dont le sourire éclairait tes chemins...*



## La Maison bénie.

*Comme j'errais, au gré des vagues rêveries,  
Par cet heureux pays de bois et de prairies,  
Où le printemps paraît plus suave qu'ailleurs,  
Quel attrait m'a conduit vers ton logis en fleurs,  
O Gallus?... En songeant au simple qui l'habite,  
Je m'arrête, charmé par la douceur du site  
Que couronne un si pur et si noble horizon,  
Et je dis dans mon cœur : « C'est bien là sa maison... »*

*Le soir s'en vient... Avec le soleil qui décline  
Une fraîcheur descend de la forêt voisine,  
Et le calme logis s'entourne de paix.*

*Je songe, en souriant, à mes propres souhaits,  
Et le regret m'emplit de sa vaine tristesse...  
L'après-midi doré, prolongeant sa caresse,  
Semble porter aux fleurs le tendre adieu du jour,  
Aux fleurs, qui sont l'orgueil de cet humble séjour...  
Tout s'endort, peu à peu, dans sa clarté vermeille ;  
Mais le silence est plein d'un murmure d'abeille,  
Et parfois un ramier roucoule dans les bois.*

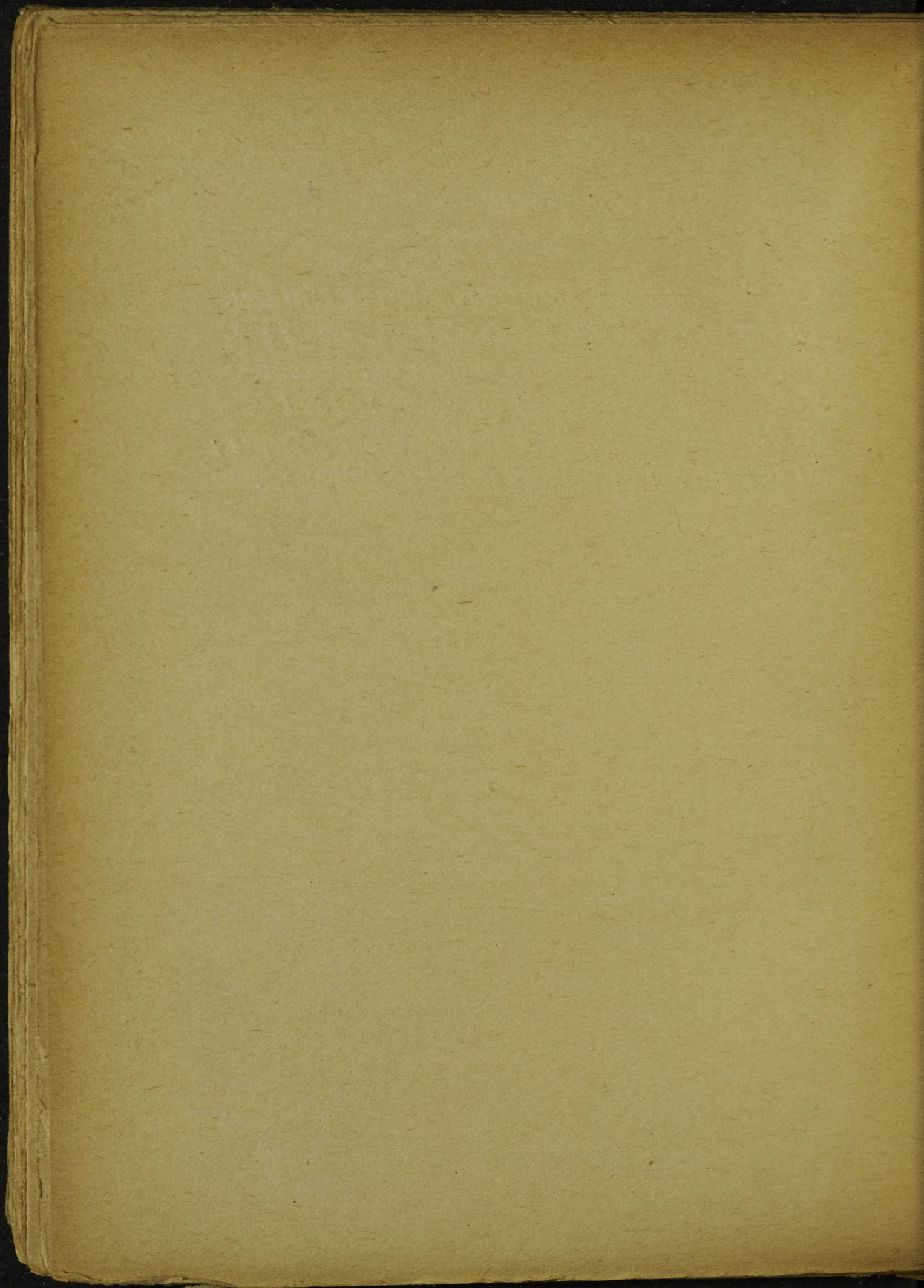
*Tu peux louer les dieux : tout pauvre que tu sois,  
Ta demeure, ô poète, est le rêve d'un sage ;  
Lorsqu'on revient, déçu, du douloureux voyage,  
Il est réconfortant de trouver au foyer  
La paix que donne seul un travail familial.  
Que n'ai-je suivi mieux les leçons de la vie !  
J'aurais su, comme toi, modérer mon envie ;  
Comme toi, tour à tour, méditant et priant,  
J'opposerais au sort un défi souriant ;  
Car je n'aurais cherché mon bonheur qu'en moi-même...*

*Quand je relis le calme et radieux poème  
Où ton âme s'épanche en sa simplicité,  
O Gallus, je bénis cet asile enchanté*



---

*Que n'atteint nul écho de nos rumeurs confuses.  
Tu t'es réfugié dans le bois cher aux muses ;  
Car, tu le sais, les chants qui nous consolent  
Veulent être conçus dans un secret profond  
Et n'éclosent qu'aux lieux que sacre leur présence ;  
Et ce n'est pas en vain qu'on aime le silence...*

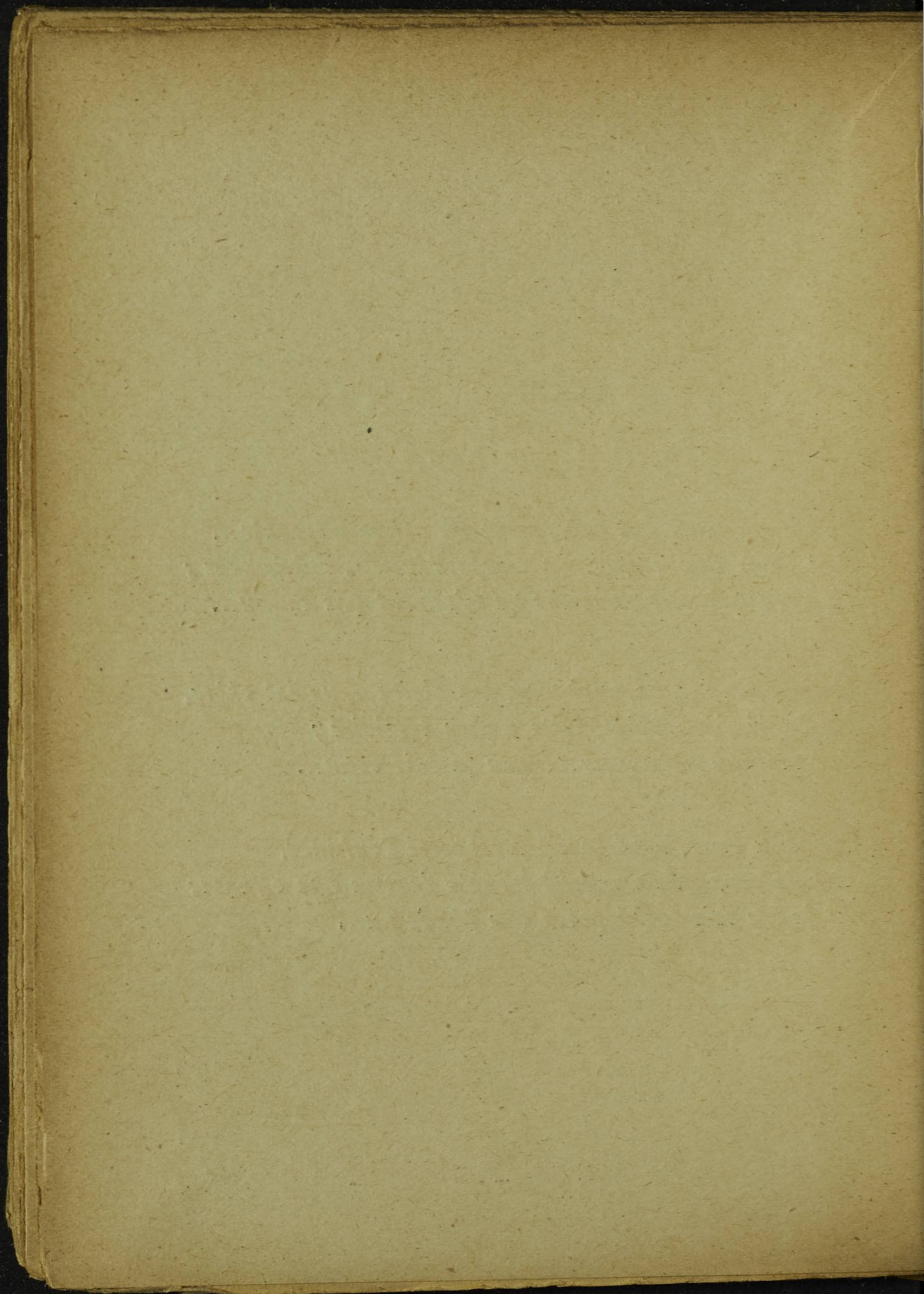


XXIII

*Je vis au fond des bois, dans un songe adorable...  
Les jours s'en vont... Le temps s'écoule, irréparable ;  
Et ceux qui m'attendaient ne m'auront pas connu...*

*Qu'importe?... Si, vraiment, ma gloire vous est chère,  
Ne la dissipez point, cette ombre tutélaire ;  
Laissez-moi m'en aller comme je suis venu...*

*Car mon cœur, dont la vie a respecté l'enfance,  
Est de ceux qu'un regard trouble comme une offense ;  
Et je me suis caché parce que j'étais nu...*



## L'Hôte divin.

*Tu reçois l'inconnu comme un pauvre qui passe...  
Il entre, en hésitant ; te rend humblement grâce  
De l'avoir accueilli d'un geste hospitalier,  
Et s'assied dans la cendre, au bord de ton foyer...*

*Il est faible, il est las, il tremble de vieillesse ;  
Tout, dans son seul aspect, dit sa morne détresse.  
Mais, tandis que, penché sur ta table, ô rêveur,  
Tu reprends quelque vague et frivole labeur,*

*Le pauvre te regarde avec des yeux humides...  
Parfois un lent sourire épanouit ses rides ;  
Et tant d'amour, de joie et de sérénité  
Le transfigure alors, dans son humilité,  
Que ton logis en est inondé de lumière.*

*Cependant tu poursuis la tâche coutumière,  
Pauvre homme aveugle, avec un orgueil impuissant,  
Sans avoir deviné dans cet obscur passant  
L'hôte divin qu'attend l'immortelle espérance.*

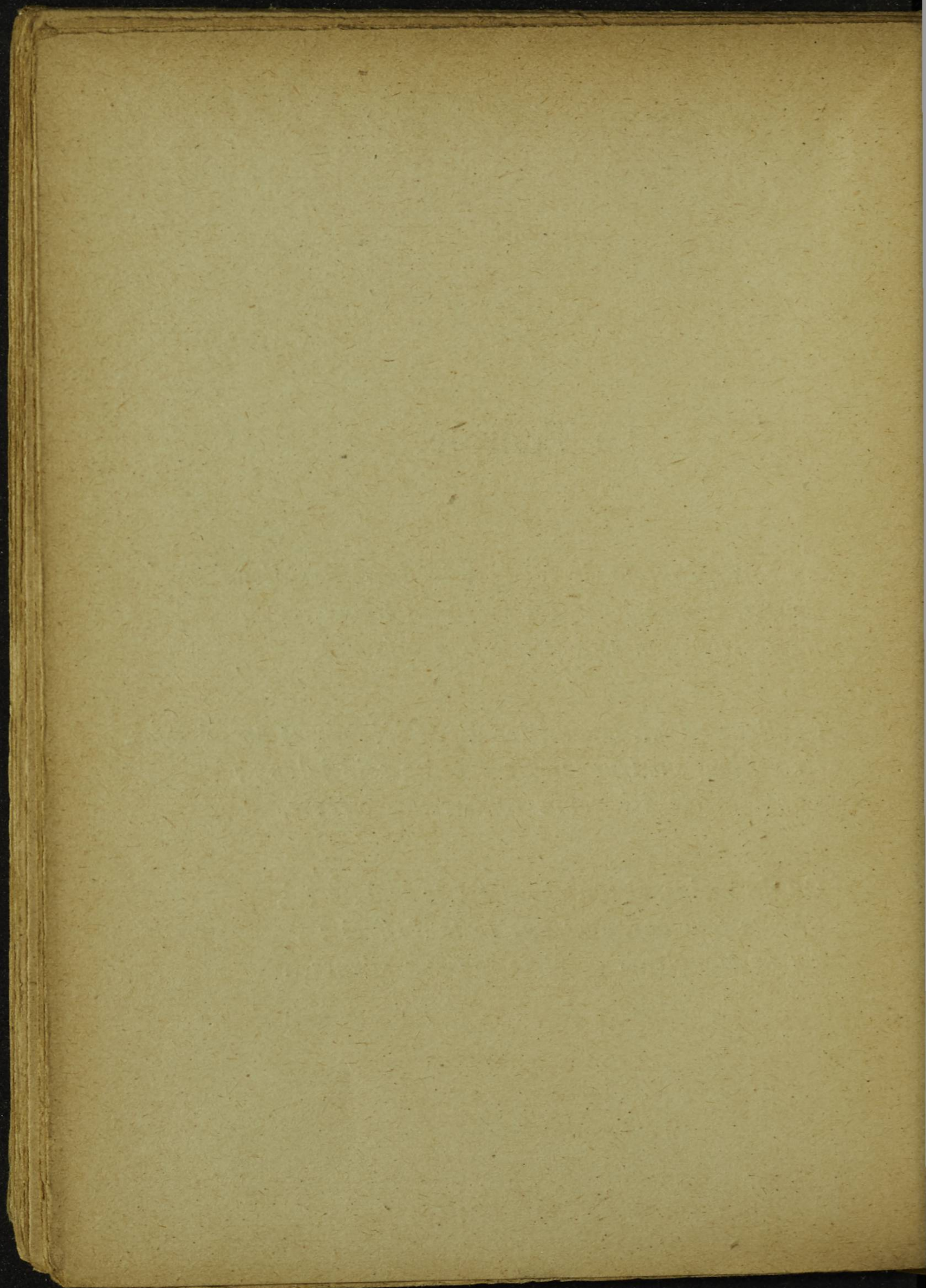
*L'heure passe. Il se lève et te quitte en silence...  
Tu te sens tout à coup environné de nuit,  
Et, comprenant enfin, tu dis : « C'était donc Lui ?... »*

## Le Temple.

*Tu sais qu'autour de toi l'essaim sacré des dieux  
Peuple, comme jadis, les bois mystérieux :  
L'ivresse de ton être atteste leur présence.*

*Contiens-toi !... Quand les dieux séjournent parmi nous,  
Ils veillent sur leur temple avec un soin jaloux ;  
Toute parole, ici, sonne comme une offense.*

*Ou du moins, si ton chant éclate malgré toi,  
Chante tout bas, avec une sorte d'effroi ;  
Tu ne troubleras point le radieux silence...*





## Nymphée.

A Albert Mockel.

*Il semble que le jour se recueille, incertain,  
Sur le seuil de ce calme et fabuleux jardin,  
Où sa furtive sœur, l'aube, pénètre à peine...  
Elle avance sans bruit, dans l'ombre élyséenne ;  
Et voici que, du fond de cette obscurité,  
Qu'éclaire, peu à peu, son rayon enchanté,  
Emergent lentement des formes inconnues...*

*Tu tressailles, ravi... Sont-ce des nymphes nues?...  
Tu ne sais... Ça et là de confuses blancheurs  
Luisent obscurément sous les arbres en fleurs...  
Un rythme égal émeut les lignes incertaines...*

*Il s'élève un bruit lent et régulier d'haleines,  
Comme si tout un peuple invisible de dieux  
Reposait là, captif d'un sommeil merveilleux...  
Et parfois l'on dirait que quelqu'un parle en songe...*

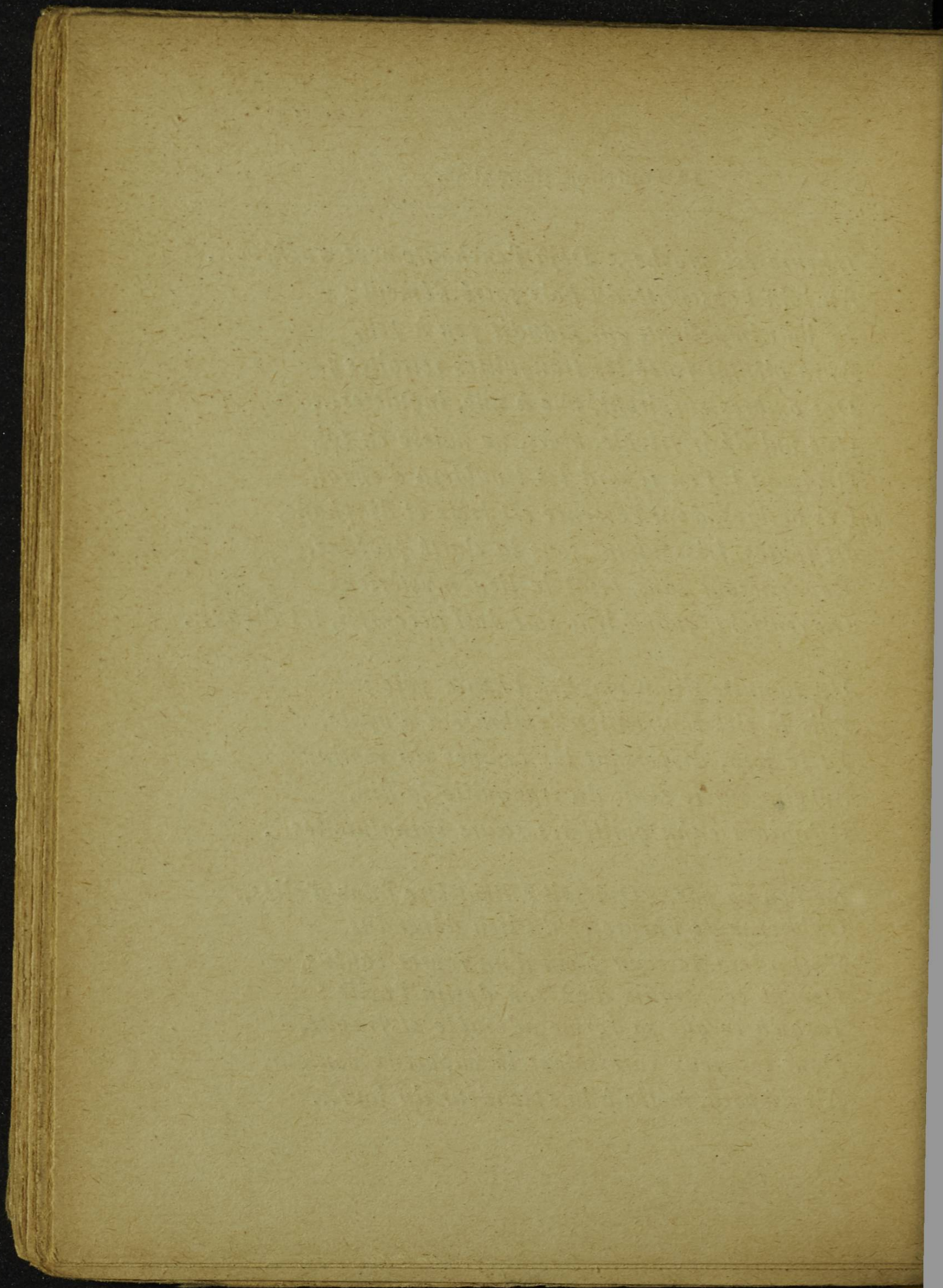
*A l'entour, la torpeur nocturne se prolonge...  
Rien ne bouge... Parfois un souffle large et lent  
Frôle, avec un soupir, le jardin somnolent,  
Où flotte, comme un vague encens, l'odeur des roses...  
Mais l'étrange sommeil reprend bientôt les choses...  
Quel présage est dans l'air? Quel instinct ignoré  
Leur dit que ce moment, entre tous, est sacré?...  
Car on sent que les bois augmentent leur mystère  
Sur cette vision si frêle et si légère  
Qui doit s'évanouir dans le matin vermeil...*

*Il arrive, pourtant... Le frisson du réveil  
Effleure peu à peu, dans les pâles rosées,  
Des groupes indécis de formes enlacées...  
Des contours merveilleux tressaillent, vaguement...  
L'air bleuit... A travers ce jour d'enchantement,  
On dirait, par instants, que des ombres voilées  
S'étirent en silence, à demi réveillées...  
Çà et là semble errer un sourire indistinct ;  
Et bientôt, pressentant le radieux matin,  
Des yeux s'ouvrent, remplis d'un ineffable rêve...*

*L'heure est proche... Déjà l'enchantement s'achève...  
Au loin l'obscurité du bois sacré s'émeut ;  
Le jour impatient, qui grandit peu à peu,  
Aura bientôt forcé les tranquilles retraites ;  
Des ombres surgiront, une à une, inquiètes...  
Que nul désir frivole, alors, ne naisse en toi,  
O vivant ! Ton regard les troublera d'effroi,  
Ces ombres, dont l'essence est frêle et diaphane,  
Et toutes, frissonnant sous la clarté profane,  
Regagneront sans bruit le lieu mystérieux  
Où rentrent, quand leur sort s'est accompli, les dieux...*

*Un tumulte divin emplira l'heure pâle ;  
Puis le ciel tout entier s'embrasera d'opale,  
Et le jour, dispersant les brumes du matin,  
Surgira sur le seuil du tranquille jardin,  
Qu'auront enfin quitté tes sœurs surnaturelles...*

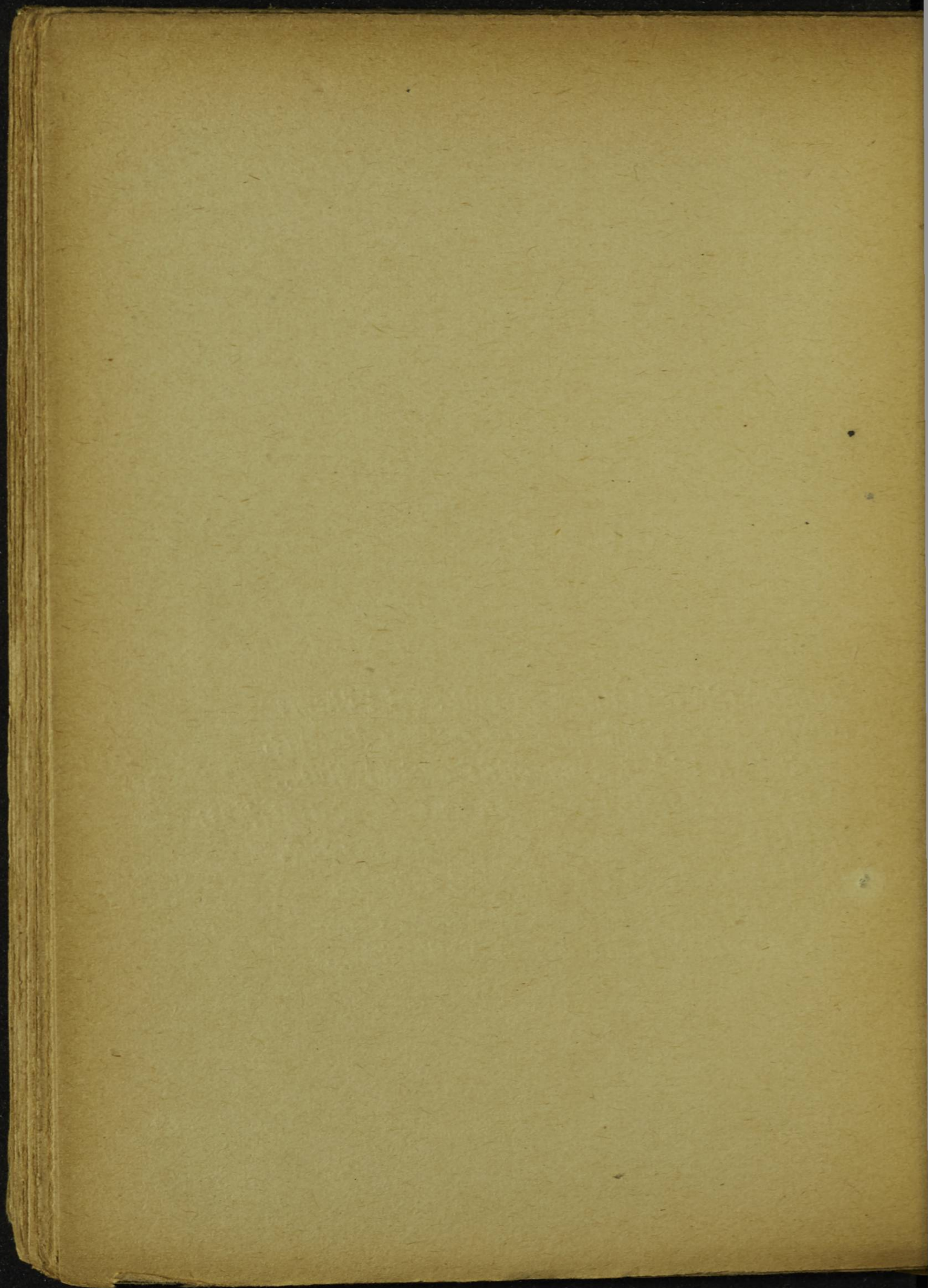
*Ne t'en va pas... Qui sait ? Peut-être l'une d'elles,  
Oublieuse de l'heure et du lieu défendus,  
S'attardera, le cœur plein d'un regret confus,  
Devant ce paradis d'où son destin l'exile ;  
Jusqu'à ce que sa forme adorable et fragile,  
Dont tes yeux caressaient le vaporeux contour,  
Ait disparu, mêlée à la splendeur du jour...*



XXVII

Nuit divine.

*T'on trouble te le dit, ô passant : voici l'heure  
Où les dieux, délaissant leur sublime demeure,  
Visitaient, ici-bas, ceux qu'ils avaient élus...  
Les dieux, depuis longtemps, ne nous visitent plus ;  
Mais la nuit se souvient du radieux mystère,  
Et la lune, qui luit dans le ciel solitaire,  
Enveloppe toujours d'un amoureux rayon  
La colline où, jadis, dormit Endymion...*



XXVIII

A Maurice Lauzon.

*Regarde. Comme aux jours ingénus d'autrefois,  
L'aube glisse en silence à la cime des bois,  
Et se répand, avec sa douceur souveraine,  
Telle qu'un flot de vie et de joie, sur la plaine,  
Où le vent matinal frissonne dans le blé.  
Tout est tranquille, heureux et comme émerveillé.  
Il semble qu'après tant de jours pareils, la terre  
Accueille comme un tendre et merveilleux mystère  
Le retour familial de l'antique clarté.*

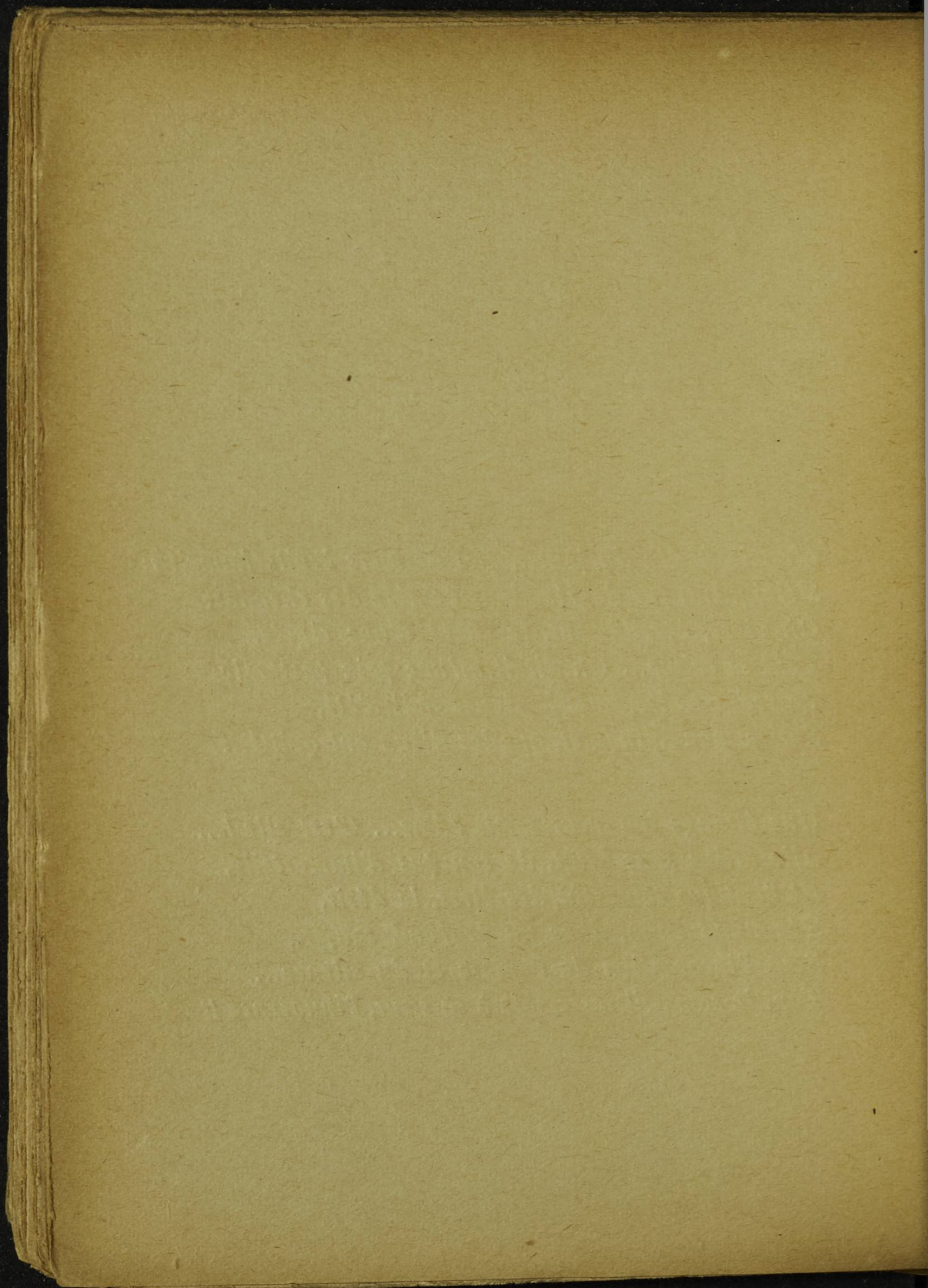
*Tu connais ta misère et ton indignité.  
Puisqu'è tes immortels, dans leur pitié profonde,  
Ont permis que la gloire et la beauté du monde  
Réjouît un instant tes yeux, toi qui mourras,  
Saisis-la, comme un don qu'ils ne te devaient pas,  
Cette heure où tu fleuris sous le soleil d'Homère.  
Tu ne rentreras que trop tôt, âme éphémère,  
Dans la muette horreur du pays odieux  
Où ne pénètre point le jour, présent des dieux.*



## Incantation.

*C'est le déclin du jour... Les derniers bruits humains  
S'éloignent, par degrés, dans l'ombre des chemins,  
Où vibre, éperdûment, le chant d'une cigale.  
Tout se calme... On dirait qu'une paix pastorale  
Va redescendre, avec la douce nuit d'été,  
Sur ce monde inquiet, que les dieux ont quitté...*

*Une étrange langueur saisit l'âme... C'est elle !...  
Elle arrive sans bruit, de son pas d'immortelle,  
Et l'antique tourment des êtres, le désir,  
S'évanouit enfin, dans un profond soupir,  
Sous l'incantation de l'ombre et du silence...  
Tant le sommeil ressemble à sa sœur, l'innocence !*



XXX

Et in Arcadia ego.

A Charles Degrange.

*L'ombre croît... Une nuit pacifique d'été  
Que la lune bleuit de sa vague clarté  
Enveloppe, un à un, les horizons champêtres,  
Et le divin oubli ressaisit tous les êtres...  
Tous ne sommeillent pas, cependant... Ecoutez!...  
De loin en loin, du fond des vallons enchantés,  
Un chant s'élève, heureux et tendre, un chant de pâtre,  
Qui paraît onduler dans la brume bleuâtre  
Comme un souffle exhalé des lèvres de la nuit...*

---

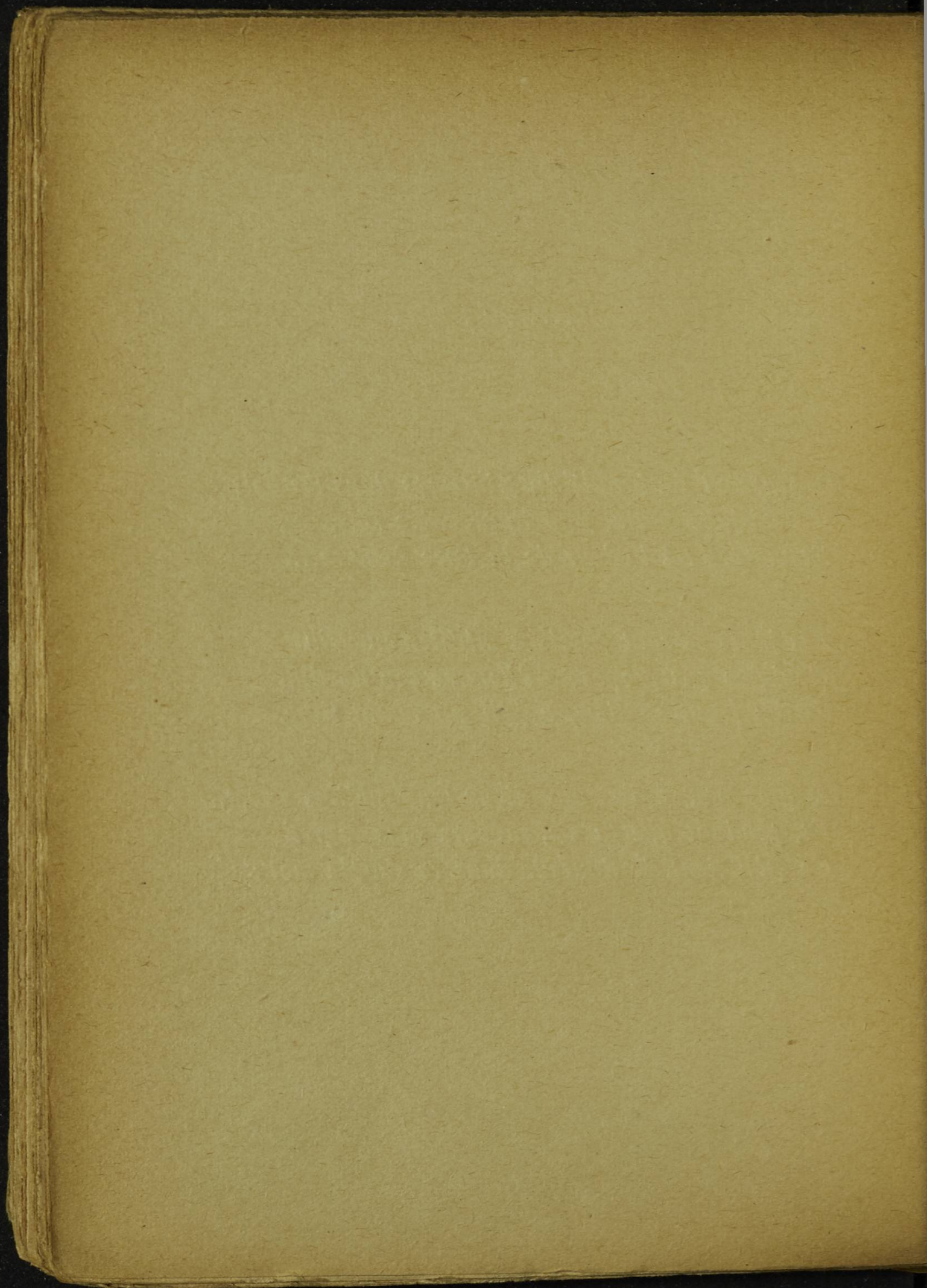
*Le silence en palpite!... Un tel charme est en lui  
Que toute chose, dans ce beau pays tranquille,  
S'illumine, un instant, d'un doux rayon d'idylle!...  
A peine l'entend-on, ce souffle harmonieux ;  
Mais le passant, que l'ombre a surpris en ces lieux,  
Ecoule, en tressaillant, le doux chant de mensonge,  
Si vague que, parfois, il croit l'entendre en songe...  
Au loin les horizons sommeillent dans l'azur ;  
Longtemps, il les contemple avec un trouble obscur,  
Et se souvient, au son de l'humble mélodie,  
Du beau rêve qu'il fit jadis, en Arcadie...*

XXXI

*O penseur! La beauté du printemps dans les bois  
T'a saisi, ce matin, pour la première fois,  
Et malgré toi l'odeur de la terre t'enivre...*

*Tes jours se sont passés à méditer en vain  
L'énigme que propose à l'homme son destin,  
Et ton front studieux a pâli sur maint livre.*

*A quoi bon? Laisse aux dieux leur sublime secret,  
Et, pendant que tu vis, savoure sans regret  
Ce qu'il tient de douceur dans ce simple mot : vivre...*

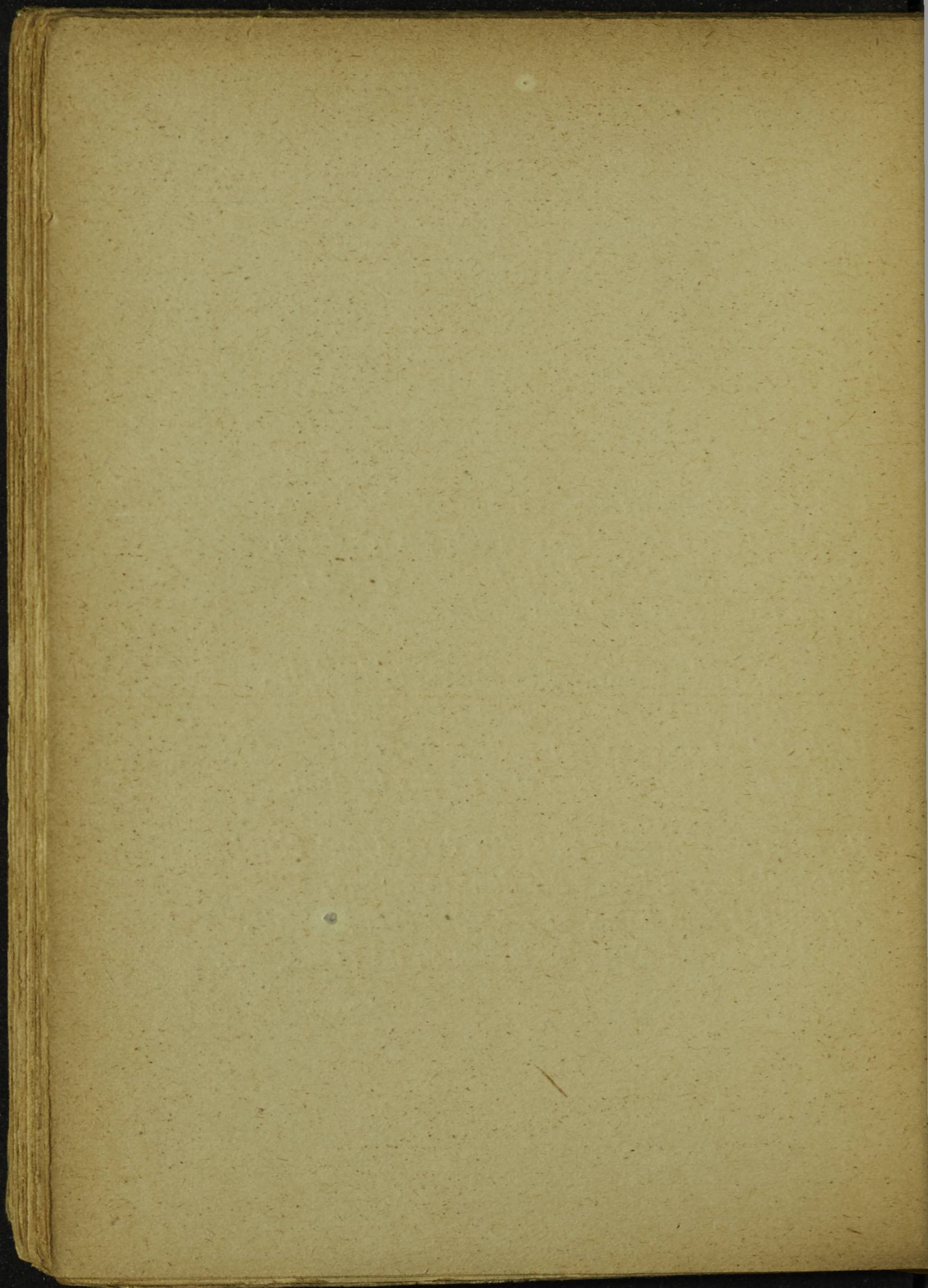


## Vers dorés.

*Crois-moi, l'humilité sied au bonheur lui-même,  
O mortel ! Tout comblé que tu sois par les dieux,  
Ne t'enorgueillis point de la faveur suprême ;  
Car tu réveillerais le destin envieux.*

*Ces dons que leur puissance a faits à ta faiblesse,  
Le sage, tu le sais, les reçoit en tremblant ;  
Il bénit dans son cœur la sublime largesse,  
Mais son bonheur se cache et n'est pas insolent.*

*Ils ne te doivent rien, puisqu'ils t'ont donné l'être !  
Si le malheur, un jour, entre dans ta maison,  
Accueille-le sans haine, en songeant que, peut-être,  
Ton bonheur qui n'est plus trouve en lui sa rançon...*





XXXIII

Invita Minerva.

A un poète.

*O poète orgueilleux, c'est trop te méconnaître !  
Ton désir est impie et ton labeur est vain :  
S'il est vrai que les dieux n'habitent plus ton être,  
Tu ne parleras plus le langage divin...*

*Ne te révolte pas contre l'arrêt suprême ;  
Mais, acceptant ton sort avec simplicité,  
Tâche de vénérer par ton silence même  
Cet esprit dont le souffle, un jour, t'a visité.*

*Qu'il n'y ait nul orgueil en cette gratitude ;  
Car, vois-tu, dans ce chant trop tôt évanoui  
Où nous pensions entendre un grave et doux prélude,  
Ce n'était pas ton cœur qui chantait, c'était lui...*

*Tout est bien... Ce qui fut, sans doute, devait être.  
Tu n'as pas oublié, toi qui fus leur élu,  
Dans quelle pauvreté les dieux t'avaient fait naître :  
Ce qui n'était pas tien, tu ne l'as pas perdu.*

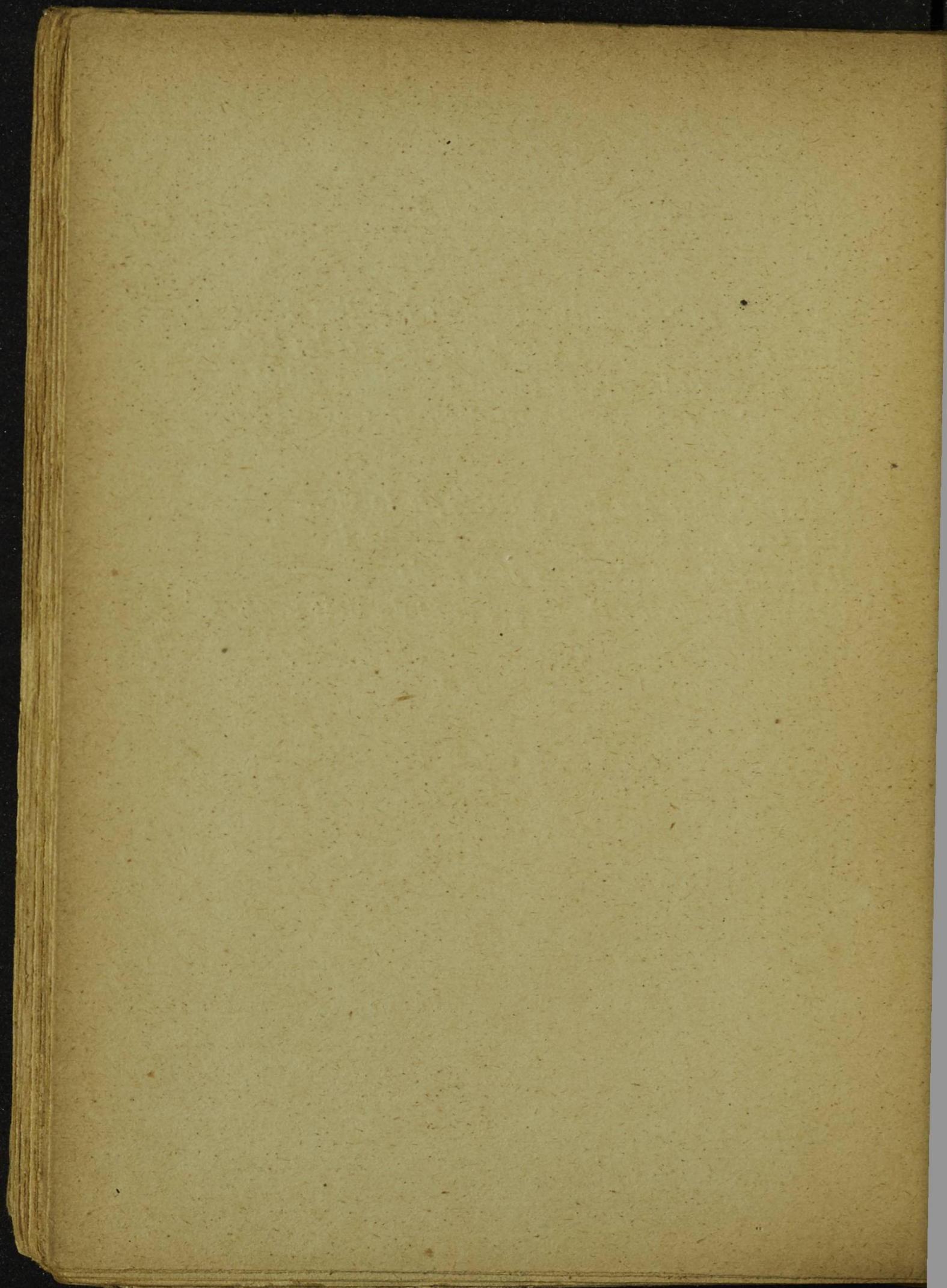
*Tandis que, résigné, tu prendras l'humble route  
Dont l'ombre est douce à ceux que le sort a trahis,  
Un autre, plus heureux, le cueillera sans doute,  
Ce verdoyant laurier qui te semblait promis...*

*Console-toi... Peut-être, à l'heure désolée  
Où tout ce qui t'aimait paraîtra t'oublier,  
Croiras-tu reconnaître une pitié voilée  
Dans la simple douceur d'un site familier...*

---

*Tu gémis en songeant aux muses infidèles ;  
Tourne plutôt les yeux vers les champs et les bois :  
Les choses, tu le sais, ne seront pas moins belles  
Parce qu'un cœur humain est demeuré sans voix.*

*Laisse-les, jour par jour, envelopper ta vie...  
Qui sait ?... Bientôt peut-être, ô rêveur ignoré,  
Il te sera donné d'écouter sans envie  
Ce bruit joyeux de chants qui vient du Bois sacré.*



Un Sage.

A Charles van Lerberghe.

*Aucun rêve, il le sait, ne tient ce qu'il promet.  
Désormais, sans désir autant que sans regret,  
Il médite à souhait le grave et tendre livre  
Où quelque ancien poète, instruit du mal de vivre,  
A dit son désespoir en vers mélodieux.  
Parfois, levant la tête, il laisse errer les yeux,  
Avec la volupté que connaissent les sages,  
Sur la beauté des champs, des bois et des nuages,  
En songeant que son âme est tranquille comme eux.*

*Il sait de quels trésors se paie un nom fameux :  
A son tour, dans l'élan de sa force inquiète,  
Il a tenté jadis l'inutile conquête  
Et trouvé la tristesse au bout de son désir...  
A quoi sert, se dit-il, de penser et d'agir,  
Quand un regard contient toute la joie humaine ?  
Les yeux ravis, l'esprit en paix, l'âme sereine,  
Il sourit en rêvant aux jours aventureux,  
Et, quoique nul n'en sache rien, il est heureux.*

## La Douceur de vivre.

*Tu marches devant toi sans savoir où tu vas...  
Un matin printanier s'éveille... A chaque pas  
Tu tressaïlles, ému par la beauté du monde,  
Et, parfois, tu ne sais quelle douceur profonde  
Envahit brusquement ton être tout entier,  
Pour rien, pour une fleur qui borde le sentier.*

*Un merveilleux espoir t'illumine peut-être ?...  
Tu songes, en marchant, au bonheur qui va naître,  
Et, malgré toi, ton rêve embellit l'horizon ?...  
Mais non !... Aucun désir n'aveugle ta raison.*

*Tu t'es trop pénétré de l'antique parole  
Pour oser convoiter, dans un orgueil frivole,  
Ce qu'on ne peut saisir en étendant la main ;  
Et, tout borné qu'il soit, content de ton destin,  
Tu jouis simplement de la douceur de vivre.*

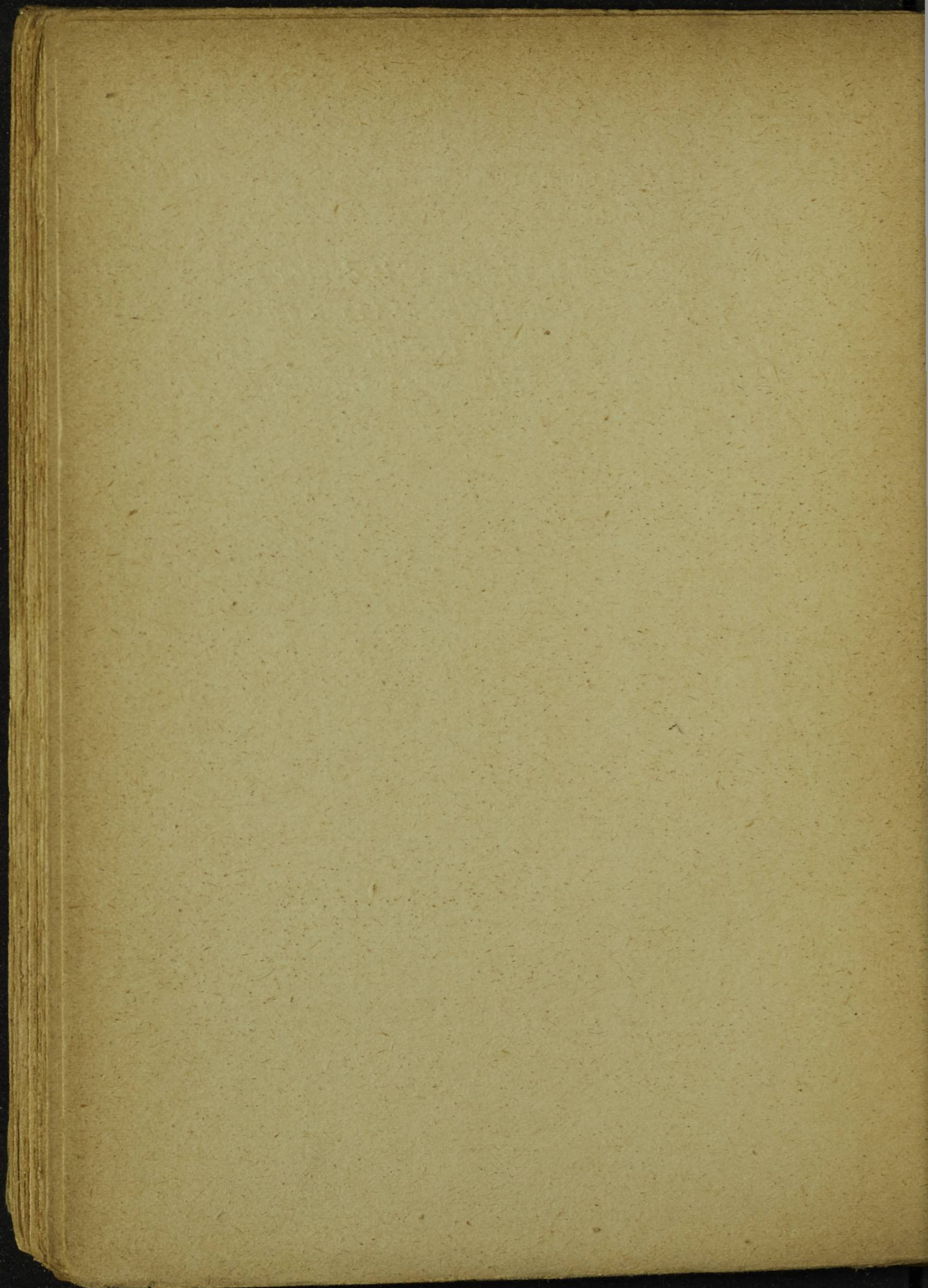
*Es-tu triste ? Le monde est là comme un beau livre :  
Celui qui sait l'ouvrir avec humilité  
Devient heureux, fût-il le plus déshérité.  
Tu l'épèles déjà, ce radieux poème,  
Et la joie, et le calme, et l'oubli de toi-même  
Rentrent bientôt, avec un vertige sacré,  
Dans ton cœur, ton grand cœur un moment égaré,  
Qu'habitaient le désir et le regret moroses ;  
Tandis que la splendeur incomprise des choses  
Peu à peu se dévoile à tes yeux ingénus...*

*Es-tu las ? Tu t'assieds dans l'herbe du talus,  
Devant les monts, les bois et la plaine fleurie ;  
Et, le regard au loin, dans une rêverie  
Qui franchit à son gré la distance et le temps,  
Tu revis en esprit les lumineux instants...*



---

*Pourquoi connaîtrais-tu la tristesse et le doute ?  
Rien n'est perdu. Tantôt tu reprendras ta route  
Avec un cœur si pur, si jeune, si fervent,  
Qu'il s'émerveillera de tout, comme un enfant...*



## TABLE

I.	INVOCATION . . . . .	page 7
II.	ART POÉTIQUE . . . . .	» 9
III.	LA PLAINTÉ D'UNE AMANTE . .	» 11
IV.	LE DON NUPTIAL . . , . . . .	» 15
V.	L'ÉVEIL . . . . .	» 17
VI.	CENONE . . . . .	» 19
VII.	Tu ne sais pas quel mal . . . .	» 21
VIII.	A UN PALAIS ABANDONNÉ . . . .	» 23
IX.	LES ILES EN FLEURS . . . . .	» 25
X.	LE HÉROS BLESSÉ . . . . .	» 27
XI.	ITALIA. . . . , . . . . .	» 31
XII.	L'IMMORTEI ENNUI . . , . . . .	» 33
XIII.	QUATTROCENTO . . . . .	» 37
XIV.	L'ÉTOILE . . . . .	» 4 <sup>1</sup>
XV.	L'HUMBLE ESPOIR . . . . .	» 43
XVI.	Si, vraiment, la tristesse . . . .	» 45
XVII.	L'ENFANT PRODIGUE. . . . .	» 47
XVIII.	CONSOLATRIX . . . . .	» 51

---

XIX.	UN SOIR AU PAYS NATAL. . . . .	page 55
XX.	LE PORTRAIT . . . . .	» 59
XXI.	Je crois te voir encor, . . . . .	» 63
XXII.	LA MAISON BÉNIE . . . . .	» 67
XXIII.	Je vis au fond des bois, . . . . .	» 71
XXIV.	L'HÔTE DIVIN . . . . .	» 73
XXV.	LE TEMPLE . . . . .	» 75
XXVI.	NYMPHÉE . . . . .	» 77
XXVII.	NUIT DIVINE . . . . .	» 81
XXVIII.	Regarde. Comme aux jours . . . . .	» 83
XXIX.	INCANTATION . . . . .	» 85
XXX.	ET IN ARCADIA EGO . . . . .	» 87
XXXI.	O penseur ! La beauté . . . . .	» 89
XXXII.	VERS DORÉS. . . . .	» 91
XXXIII.	INVITA MINERVA . . . . .	» 93
XXXIV.	UN SAGE . . . . .	» 97
XXXV.	LA DOUCEUR DE VIVRE . . . . .	» 99



